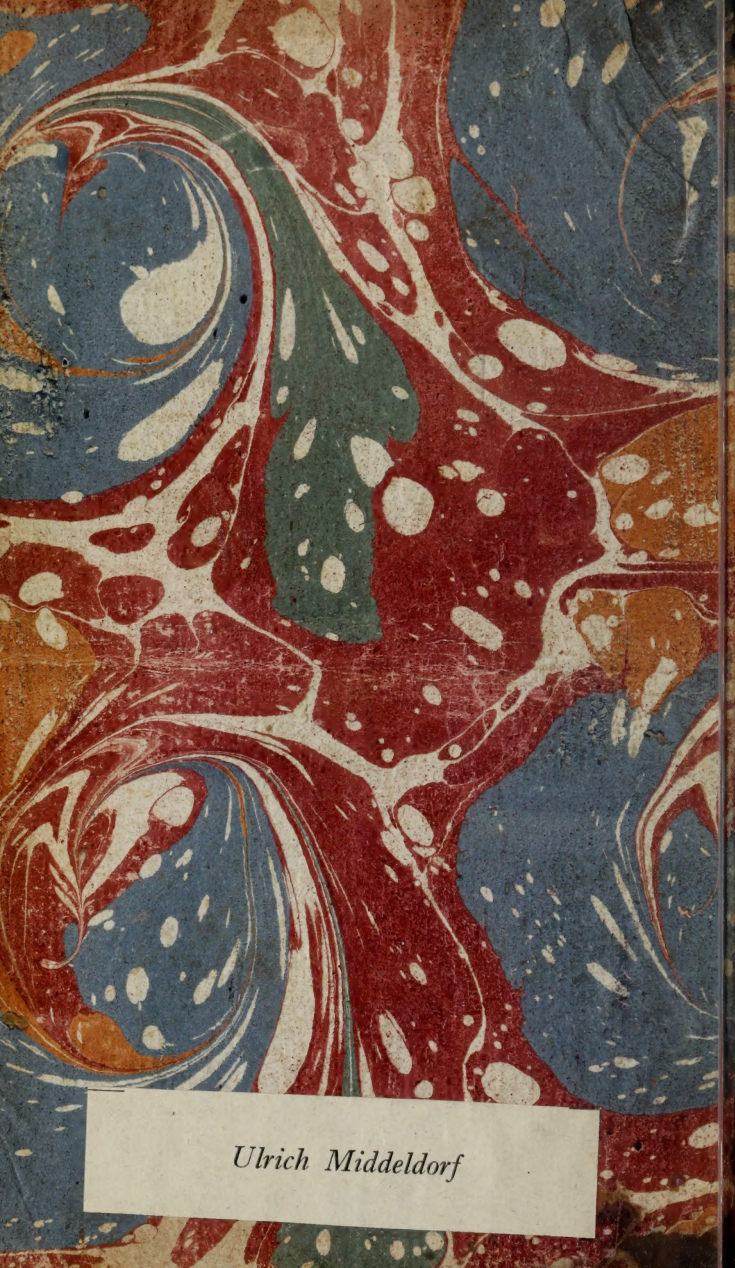
Ulrich Middeldorf

Rouquet + 1758
de Genève

L'ETAT

DES

ARTS,

EN ANGLETERRE.

Par M. ROUQUET, de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

A PARIS,

Chez CH. ANT. JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi en son Artillerie, rue Dauphine.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A MONSIEUR
LE MARQUIS
DE MARIGNY,

Conseiller du Roi en ses Conseils, Directeur & Ordonnateur Général de ses Bâtimens, Jardins, Arts, Académies & Manufactures.

MONSIEUR,

Je croirois abuser de la permission que vous avez daigné m'ac-

corder de vous préſenter ce petit ouvrage, ſi je me livrois trop à ce que l'occaſion & mes ſentimens pourroient me ſuggérer. Je ſçais qu'une des abſurdités des mœurs de notre tems, ne permet pas que l'on convienne de bonne foi d'une vérité flateuſe ; je ſçais auſſi que la difficulté de faire accepter la louange, augmente toujours à proportion de ce qu'elle eſt plus méritée.

Il eſt néanmoins, Monſieur, certaines bonnes qualités qui ſe décelent trop pour qu'on puiſſe ſe défendre de les poſſéder. Tel eſt l'art aimable d'obliger que vous exercez ſi ſupérieurement. Telle eſt encore la ſinguliere pénétration avec laquelle vous ſçavez ſi

judicieuſement apprécier les hommes, les uſages & les talens. Mais la facilité de faire un éloge en ſuivant ſes ſentimens me meneroit trop loin, mon ſilence annoncera mieux mon reſpect. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

ROUQUET.

PRÉFACE.

JE ne prétens faire ici ni l'éloge, ni la cenſure des Anglois. Les diſcours exagérés que tiennent en faveur de l'Angleterre tant de gens qui la connoiſſent peu, particuliérement ſur l'article des Arts, & ce que diſent à ſon deſavantage tant d'autres qui la connoiſſent encore moins, ont donné lieu à cet ouvrage.

Je me borne à décrire impartialement l'état où ſont

aujourd'hui quelques Arts chez les Anglois, autant qu'un ſéjour de trente ans parmi eux, peut m'avoir mis en état de le faire.

TABLE
DES CHAPITRES.

DE la Peinture d'Hiſtoire, page 33
Du Portrait en huile, 52
Du Portrait en paſtel, 79
Du Portrait en émail, 81
De la Peinture ſur verre, 90
De la Peinture en miniature, ibid.
Des Peintres de chevaux, 91
Du Payſage, 92
Des Tableaux de Marine, 93
De la Peinture à gouache, 95
De la Sculpture, 96
De la Sculpture en bois, 109
Des Etoffes de ſoie, 110
Des Toiles peintes, 116
De la Gravure en acier, ibid.

De l'Imprimerie, 118
De la Gravure en maniere noire, 126
De la Ciſelure, 128
Des Graveurs en pierre, 132
De l'Orfévrerie, 133
De la Jouaillerie & de la Bijouterie, 136
Des Ouvrages d'acier, 139
De la Porcelaine, 141
De l'Architecture, 145
De la Déclamation, 161
De la Déclamation du théatre, 166
De la Muſique, 171
De la décoration des Boutiques, & des ventes de Tableaux, 180
De la préparation des Alimens, 195
De la Médecine, 198
De la Chirurgie, 207

L'ETAT *DES ARTS,* EN ANGLETERRE.

LA diviſion inégale des biens doit être auſſi ancienne que la ruſe, la fraude & la violence. Il y a eu des tems affreux d'ignorance & de barbarie, où l'on ne connoiſſoit de loix que celles de la force : l'appanage ordinaire de la foibleſſe étoit l'indigence & l'eſclavage, & l'on peut croire que, quelque vio-

lent que fût cet état, il a ſubſiſté long-tems parmi les hommes. Mais comme tout ce que nous connoiſſons tend ſans ceſſe à l'équilibre, ceux que la force opprimoit chercherent les moyens de compenſer leur foibleſſe, & d'échapper aux horreurs de l'indigence. Le travail & l'induſtrie développerent chez les pauvres, chez les eſclaves, des talens auxquels leurs maîtres, nés pour ne rien faire & pour ne rien ſçavoir, n'auroient jamais penſé. Ces talens produiſirent cent choſes néceſſaires à la vie; l'eſclave qui s'en trouva en poſſeſſion, en acquit un peu plus d'indépendance, & le ſalaire qu'il parvint à exiger de ſon travail, contribua

à rendre la diviſion des biens un peu moins inégale.

Rien n'étoit ſi louable que les efforts par leſquels ces hommes induſtrieux devenoient à la fois ſi utiles & à eux-mêmes & à la ſociété. Ne croiroit-on pas qu'ils alloient être honorablement diſtingués de ceux qui, par leur ignorance & par leur oiſiveté, lui étoient à charge ? Non, ils demeurerent dans le mépris, & celui qui, ſans leur ſecours, eût continué d'aller nuds pieds, les traita avec ſa hauteur ordinaire.

Les différentes productions de l'induſtrie & du travail s'accumulerent, il y en eut de reſte, quelqu'un les acheta à bas prix pour les vendre chérement en d'autres

lieux où elles étoient moins communes, ou bien l'on en fit l'échange contre d'autres objets que ces lieux produiſoient plus abondamment. Le commerce prit naiſſance, on répéta les voyages lucratifs, on fit des monopoles, on apprit à déguiſer les défauts des marchandiſes, on n'épargna rien pour en diminuer le prix intrinſeque, & pour en augmenter la valeur apparente; on s'enrichit, on traverſa les mers pour chercher de nouveaux objets de trafic, on acheta juſqu'à des hommes. Tant de différentes acquiſitions épuiſerent l'or des Marchands, ils eurent recours au crédit: alors plus de bornes dans les entrepriſes, quelque douteux que

pût être leur succès, on ne risquoit que le bien des autres : on put même, dans certaines occasions, l'exposer & le perdre impunément. Le Commerce eut ses mœurs & ses loix particulieres que l'indulgence réciproque des commerçans leur dicta, elles pourvoyoient suffisamment à leur sûreté. Les Princes sages en firent qui pourvurent à l'intérêt public ; telles sont les Ordonnances nombreuses de plusieurs de nos Rois, & sur-tout celles de Louis XIV.

Ce n'étoit pas assez que l'avarice dirigeât ainsi les hommes, il fallut que l'envie s'en mêlât : les gens de métier, de trafic, & même d'arts s'érigerent en communautés ; ils obtinrent des pri-

vileges excluſifs ; on fut contraint de n'employer parmi les gens de métier que ceux qui avoient eu les moyens de ſe faire agréger : l'émulation ceſſa, ou fut extrêmement ralentie. En vain un génie inventif feroit une découverte intéreſſante pour ſa profeſſion, s'il n'eſt pas membre d'une communauté, il eſt rejetté. Le talent ſupérieur qu'il poſſéde, au lieu de lui procurer une récompenſe proportionnée, l'expoſe à une perſécution cruelle ; le bien public réclamoit ce talent, l'intérêt de quelque particulier le prohibe.

Une nation bien inſtruite de tout ce qui peut contribuer à l'accroiſſement du commerce, & à la perfection des manufactures,

vient d'épuiſer en vain tous les argumens que la raiſon peut fournir en faveur de la ſuppreſſion des priviléges excluſifs dont jouiſſent les communautés : car en Angleterre, comme ailleurs, elles ne ſubſiſtent qu'en pure perte pour la ſociété.

Le plus grand bien que la ſévérité des loix de communauté ait peut-être jamais produit, eſt le glorieux établiſſement de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture, à Paris, auquel elle donna lieu en 1640. La ſévérité de ces loix contraignit quelques Artiſtes moleſtés à implorer la protection du Roi ; c'eſt à l'abri de cette glorieuſe protection qu'ils exercent paiſiblement leurs talens au-

jourd'hui, & qu'ils jouiſſent ſi honorablement des bienfaits & des diſtinctions que Sa Majeſté daigne accorder à leurs efforts, & que leur aſſûre la main judicieuſe & chérie dont elle a fait choix pour les diſpenſer.

Pluſieurs Nations s'étoient déja enrichies par le commerce, ſans que les Arts leur fuſſent, pour ainſi dire, encore connus. Le commerce, né du beſoin, n'inſpiroit que l'économie & le deſir d'accumuler: il enrichiſſoit, ſans les polir, les peuples qui le cultivoient; il mettoit entr'eux beaucoup de correſpondance & peu de ſociété; il les raſſembloit ſans les unir; au contraire il accoutumoit les hommes à la défiance & à la diſſimu-

lation. Toujours accablés d'affaires d'intérêt, il ne reſtoit aux commerçans ni aſſez de loiſir pour cultiver les Arts peu lucratifs, ni aſſez de ſentiment pour jouir de leurs productions; les Arts ſéduiſent davantage ces ames, pour ainſi dire, paſſives & fatiguées de leur inaction, que des plaiſirs tranquilles peuvent ſeuls retirer de l'indolence, & dont les facultés aſſoupies ne ſe réveillent qu'à la voix de la volupté.

Il ſemble d'ailleurs que l'eſprit de commerce & l'eſprit des Arts aient deux ſources tout-à-fait différentes.

La mémoire eſt peut-être aſſez également diſtribuée à tous les hommes : mais ils poſſedent le

jugement & l'imagination, ces deux autres facultés de l'entendement humain, avec moins d'égalité, & cette inégalité eſt auſſi ſouvent nationale que perſonnelle. Les hommes qui ont en partage une imagination active & brillante, ſont peu propres à des calculs ſoutenus, à des combinaiſons triſtes des différentes circonſtances qui pourront rendre une affaire ou lucrative, ou ruineuſe.

Les hommes chez qui le jugement ſe trouve ſupérieur à l'imagination, ſont peu propres à leur tour aux beaux Arts; toujours la meſure ou la balance à la main, ils veulent que tout ce qui les environne puiſſe ſoutenir le

calcul, & ſoit ſuſceptible de démonſtration. Cette rigueur géométrique, ſi convenable au commerce, étouffe le génie des Arts, & guérit de l'heureux délire qui doit préſider à leurs productions. Il étoit donc naturel, par exemple, que les Anglois s'occupaſſent principalement de Géométrie, de Méchanique, & de commerce, & les François & les Italiens principalement des Arts.

Le commerce reſſemble beaucoup à ces jeux intéreſſés où tout ſe traite avec la derniere rigueur, où les meilleurs amis ſont convenus de ſe dépouiller mutuellement ſans ſcrupule & ſans miſéricorde, en obſervant d'ailleurs avec beaucoup de fidélité les loix

que ces jeux imposent. Le joueur, ainsi que le commerçant, est sujet à regarder comme peu utile à la société celui qui ne s'occupe pas entierement du talent & de l'espoir de gagner. Il est vrai que le jeu n'est regardé que comme un amusement, & il faut lui laisser cette appellation favorable, de peur qu'une autre, mieux appropriée, ne fît rougir la foule de ceux qui, peut-être, ne jouent perpétuellement que parce qu'ils s'imaginent que tout le monde regarde le jeu comme un jeu.

Qu'il me soit permis de faire observer ici, avant que de quitter ce sujet, que les jeux de tous les animaux ne sont que des exercices & des répétitions badines,

mais importantes pour eux, des actions qui ſeront les plus ſérieuſes de leur vie, de ſorte qu'il ne manque à ces jeux qu'un motif plus intéreſſant pour ceſſer d'être jeux.

Tous les animaux qui doivent vivre de chaſſe s'y exercent naturellement entr'eux, par des courſes & des luttes feintes qui la repréſentent : ceux qui, de leur nature, ne ſont ni chaſſeurs, ni voraces, s'exercent à fuir ou à ſe défendre, & tous s'exercent au combat. Il eſt aſſez déplorable de voir ainſi la nature entiere ſe préparer à ſe nuire, & n'avoir pas d'amuſement plus agréable que celui de s'y exercer. Il ſeroit bien humiliant pour l'humanité ſi les

jeux d'intérêt, dont presque tout le monde s'occupe, étoient aussi un exercice des actions auxquelles la nature nous a destinés. Revenons aux facultés de l'entendement humain.

L'exercice du jugement rend sans doute les hommes plus raisonnables, mais on peut abuser de tout; on peut raisonner trop, on peut aussi s'en applaudir trop, & à force d'être content de soi sur l'article de la raison, mépriser tout ce qui ne paroît pas exactement raisonnable; quand cela arrive, on contracte un ton de sévérité qui détruit les liens de la société; nous l'évitons, elle nous fuit, on s'obstine à raisonner, mais on raisonne seul, la tristesse

& l'humeur s'emparent de l'esprit, & rempliſſent le cœur d'une amertune funeſte; l'ennui, le dégoût de l'exiſtence même, ſurviennent. C'eſt trop faire pour une de nos facultés, que de lui ſacrifier toutes les autres.

Ceux d'entre les hommes qui ſe livrent davantage à leur imagination paroiſſent peut-être trop diſſipés & trop frivoles; mais ils ſont contens, on l'eſt d'eux, leur commerce eſt plus agréable, leurs mœurs ſont plus douces, plus liantes & plus flateuſes, ils ſont de la raiſon l'uſage qu'on en doit faire; ils raiſonnent auſſi, mais ils n'en ſont point affligés, ils cherchent de l'amuſement par-tout, & preſque tout les amuſe; c'eſt en

conſéquence de cette heureuſe diſpoſition qu'ils cultivent les Arts, ou qu'ils les protégent. L'amour des Arts bannit la férocité naturelle à tous les hommes, & il y en a peut-être plus ou moins dans une nation à proportion des progrès qu'ils ont fait chez elle.

Si le ſuperflu fit naître les Arts, le ſentiment les a cultivés, ils ont toujours ſuivi plus ou moins les ſiécles éclairés. A meſure que les hommes ſe ſont affranchis de l'ignorance & de la crainte, à meſure qu'ils ont rougi d'avoir pû s'attrouper ſans néceſſité pour dépouiller ou détruire des hommes, & qu'ils ont commencé à croire que la violence & le meurtre étoient des crimes, ils ont cultivé

les Arts; les mœurs ſe ſont adoucies, les amuſemens innocens & tranquilles ont ſuccédé aux actions éclatantes d'injuſtice & de cruauté, & le goût des Arts chez les Rois a toujours annoncé depuis le bonheur & la gloire des plus beaux regnes. Le goût de l'Architecture, qui embraſſe, qui ſuppoſe celui de tous les autres Arts, décore les Etats, occupe les peuples, procure leur bien être, éleve des monumens non ſuſpects de la magnificence, de la bonté, & par conſéquent de la grandeur des Rois. Jouiſſons du bonheur de vivre dans des tems, dans des lieux où, on oſe le dire, rien n'eſt véritablement grand que ce qui eſt bon.

L'Angleterre, long-tems déchirée par les factions, ne s'occupoit qu'imparfaitement de la culture de ſes terres fertiles, & du travail de quelques mines ; l'extrême activité de ſes habitans ne s'appliquoit qu'à la guerre qu'ils ſe faiſoient entr'eux, & qu'ils portoient quelquefois chez leurs voiſins : malheureux eſclaves de leurs chefs différens, ils en étoient auſſi perpétuellement les victimes, ainſi que de l'ignorance & de la ſuperſtition la plus marquée. Succeſſivement en proie à l'ambition des Romains, des Danois, des Saxons, des Danois encore, & puis des Normands, on ne voyoit en Angleterre qu'un mêlange informe de toutes ces nations. Mais le

climat les naturaliſa bientôt; l'amour des Sciences, qui eſt une paſſion naturelle aux habitans de cette iſle charmante, ſubſiſta toujours: les nuages épais, dont la tyrannie, la révolte & la ſuperſtition la couvrirent tour à tour, ne purent ni éteindre, ni éclipſer les lumieres qui éclairerent l'Angleterre. Les deux *Bacons*, les *Moore*, & long-tems après eux les *Locke* & les *Newton*, furent des exemples fameux des diſpoſitions que les Anglois ont aux Sciences, ſans compter un grand nombre de ces Philoſophes deſavoués, mais célébres, qui faiſoient des découvertes dont l'exiſtence eſt encore problématique pour la plûpart des hommes, mais

dont la ſcience profonde à d'autres égards eſt très-réelle & bien reconnue ; je parle des Alchimiſtes, dont l'Angleterre a produit un grand nombre.

Cependant les Arts, encore ignorés en Angleterre, faiſoient de grands progrès en Italie, en France, & même en Eſpagne ; les Anglois ſe contentoient de faire voir quelque goût pour leurs productions, pendant que les autres nations en cultivoient le talent ; ils voulurent jouir des Arts, quoique l'envie ne leur fût point encore venue de les exercer.

Holbens, *Rubens*, *Vandick*, *Johnſon*, *Lelly*, *Kneller*, tous étrangers & tous habiles, ſe ſuccéderent en Angleterre ; ils y fu-

rent tous appellés & retenus par les penſions & les honneurs que le Roi leur accorda, & par les ſuffrages des courtiſans qui les employoient à grands frais. Ces diſpoſitions ſi favorables aux Arts & aux Artiſtes étoient communes dans ces tems-là, il y entroit même de l'enthouſiaſme; elles finirent en Angleterre avec les Princes qui les y avoient miſes à la mode.

Le goût des Arts ne ſe perdit pas pour cela chez les Anglois : il y devint même plus général; mais il s'affoiblit en ſe diviſant. L'enthouſiaſme ſe diſſippa, & les Artiſtes habiles y perdirent.

Le commerce, qui faiſoit alors des progrès très-rapides, acheva d'ôter aux Artiſtes la conſidéra-

tion perſonnelle dont ils jouiſſoient. Par-tout où le commerce fleurit, les richeſſes font une des principales diſtinctions, & les Arts n'étant pas la voie commune des richeſſes, y ſont par conſéquent moins diſtingués ; c'eſt ici le lieu d'aſſûrer, malgré tout ce qu'on a débité, que les Arts ne ſont point en Angleterre l'objet de l'attention publique ; il n'y a point d'inſtitution en leur faveur, ni de la part de la Couronne en particulier, ni de celle du gouvernement en général. Je ne ſçais même ſi la conſtitution de l'Etat ne rendroit pas infructueux le deſſein que l'on auroit pû avoir d'exciter l'émulation dans les Arts, par des penſions ou

autrement. Aucun poſte lucratif ne s'accorde en Angleterre que dans la vûe directe ou indirecte d'acquérir, ou de conſerver, la pluralité des ſuffrages dans les élections parlementaires. Suivant cette économie miniſtériale, ſage & prudente dans ſon principe, un Artiſte à grands talens, ſans aucun droit de ſuffrage, ou ſans protecteurs qui en euſſent, n'auroit jamais rien obtenu.

Les Anglois s'amuſent beaucoup des Arts ſans trop conſidérer l'Artiſte. Il n'y a qu'un Peintre en Angleterre qui ait penſion, & qu'on appelle *Peintre du Roi ;* il l'eſt par brévet, avec un ſalaire de cinq mille livres. Tous les Ambaſſadeurs que le Roi d'Angle-

terre députe, emportent toujours avec eux un portrait de Sa Majesté, pour lequel ils sont obligés d'employer son Peintre, & de lui en payer douze cens francs. M. *Shakelton*, qui occupe aujourd'hui cette place, la remplit avec plus d'honneur que quelques-uns de ceux qui l'ont précédé.

Il est vrai qu'on a décoré quelquefois les Artistes du titre de *Chevalier;* mais outre que cette distinction n'est pas trop de convention générale chez les Anglois, c'est qu'on l'accorde trop souvent à des personnes peu capables de l'annoblir ou de la faire envier.

Dans toutes les députations que la Ville fait au Roi, il se trouve toujours

toujours quelque Echevin qui veut être fait *Chevalier;* on a ſoin d'en informer Sa Majeſté, qui le touche de ſon épée. On prétend que les Echevins qui demandent cet honneur, le font ordinairement pour ſatisfaire l'ambition de leurs femmes, elles en acquierent le nom de *Lady.* Tous ceux qui l'approchent, ſes enfans, ſon mari même, ne lui parlent plus alors qu'à la troiſieme perſonne; elle en va plus ſouvent au ſpectacle pour avoir le plaiſir d'entendre demander à perte d'haleine l'équipage & les gens de *Lady* ***.

On admet encore en Angleterre la diſtinction ſi raiſonnable de l'ancienneté des familles & du rang: c'eſt la premiere, comme

de raiſon : la ſeconde s'accorde aux richeſſes ; il ne s'en trouve plus après celle-là qui ne ſoit preſqu'imperceptible.

L'Anglois a toujours en main une balance fidele où il peſe ſcrupuleuſement la naiſſance, le rang, & ſurtout la fortune de ceux avec qui il ſe trouve, afin d'y aſſortir ſon maintien & ſon diſcours ; l'ouvrier riche ne manque jamais de l'emporter dans cette balance ſur l'Artiſte qui ne l'eſt pas. Diſons en paſſant qu'il n'eſt rien de ſi ridicule que l'inquiétude extrême de la plûpart des Angloiſes ſur la folie du rang, depuis celles à qui on en doit pardonner la prétention, juſqu'à celles qui n'en ſçauroient avoir aucune. Un Au-

teur Anglois * plein d'eſprit & de connoiſſances, a fait dans un de ſes diſcours journaliers un tableau très-vrai & très-plaiſant de cette miſérable puérilité.

La Peinture, &, en général, les Arts qui ont rapport au deſſein, ont toujours attiré au moins autant de conſidération à ceux qui les profeſſent, qu'aucun des autres Arts qui ſont faits pour flatter les ſens.

De tous les organes de nos ſens, l'œil eſt ſans doute le plus occupé; rien n'égale l'activité de nos regards, la fréquence & l'aſſiduité de leur application. Ils cherchent ſans ceſſe avec une avidité inſatiable de nouveaux objets:

* M. *Hill*, dans l'*Inſpecteur*.

dès que le ſommeil laiſſe à nos paupieres la liberté de s'ouvrir, nous courons à la lumiere, nous préſentons nos yeux avec empreſſement aux réflexions d'un nombre infini de formes & de couleurs, & pour étendre davantage le ſpectacle, nous achetons au prix de cent incommodités le plaiſir d'habiter des lieux élevés. Ce ſpectacle n'eſt jamais aſſez vaſte, aſſez varié, ni aſſez brillant, quand même il n'auroit de bornes que ces montagnes, que leur éloignement peint d'azur ſur ces beaux fonds de pourpre & d'or, dont la naiſſance & la fin du jour décorent quelquefois l'horizon.

Si on entre dans les maiſons,

on veut que les yeux s'y trouvent encore occupés agréablement ; les appartemens ſont ornés de mille objets différens, & le faſte de leur décoration fait aiſément oublier qu'ils furent inventés par le beſoin. Combien d'Artiſtes, de Pekin juſqu'à Rome, ſont occupés à les décorer ! Que de couleurs, que de formes, que de ſubſtances différentes ſont élégamment combinées ! Le plus riche de tous les métaux, l'or, dont la couleur eſt la plus lumineuſe, y brille de toutes parts. Mais il annonceroit trop groſſierement l'opulence, s'il étoit poſſible de l'introduire en maſſe par-tout où l'art ne l'applique qu'aux ſuperficies. On diroit qu'il eſt encore plus

précieux quand il ne fait que revêtir, que décorer un objet, que lorſqu'il l'enrichit par ſa quantité.

Induſtrieuſe abeille, nous vous devons ces lumieres agréables & nombreuſes qui vont ſuccéder à celle du jour. En vain la nuit vouloit dérober à nos yeux la ſcene brillante dont ils jouiſſoient; ils voient, ils jouiſſent encore : les *Gaſpard*, les *Claude*, auroient-ils trouvé le ſecret de fixer quelques rayons du ſoleil? Par quel charme vois-je encore le ciel, les eaux, les campagnes riantes? Quel art perpétue ici, dans le ſein de l'épaiſſe nuit, les fêtes, les délices des plus beaux jours?

Peinture enchantereſſe, Art ſé-

duiſant, c'eſt vous qui trompez nos yeux par cette magie qui nous fait jouir de la préſence des objets trop éloignés, ou qui ne ſont plus : vivez, Peintres charmans, qui vous plaiſez à nous rappeller le ſouvenir de quelqu'un de ces momens heureux, de quelqu'une de ces ſcenes délicieuſes qui n'ont de durée que dans vos tableaux. Loin de nous ces pinceaux effrayans ſans ceſſe trempés dans le fiel de la douleur, ou dans le ſang des martyrs. Pourquoi perpétuer, par des peintures toujours trop fideles, l'image des objets dont la préſence nous affligeroit ?

C'eſt ainſi que nos yeux avides épuiſent les efforts de tous les Arts qui ont rapport au deſſein

ou aux couleurs, ſans en être encore ſatisfaits; cette avidité eſt commune à tous les yeux, mais ceux de tous les hommes ne ſe plaiſent pas également aux mêmes objets. La Peinture ſemble ſeule avoir réuni tous les ſuffrages : toutes les Nations s'en amuſent, & l'Angloiſe eſt une de celles qui s'en amuſe d'avantage. Les Anglois ont tous les goûts, & ils cherchent peut-être même avec trop d'impatience à les ſatisfaire.

Ce n'eſt pas par avarice que les Anglois cherchent les richeſſes avec tant d'ardeur, c'eſt plûtôt pour en jouir; ils ſont extrêmement ſenſuels, ils ont beaucoup d'eſprit, cette circonſtance con-

tribue à augmenter leur ſenſualité, & y contribueroit encore davantage ſi, un peu moins chargés des entraves de la raiſon, ils l'avoient auſſi ſuſceptible d'agrément que de force. Ils aiment beaucoup les Arts, & nous allons voir qu'ils les poſſedent tous dans un certain degré de perfection plus réel que vanté.

De la Peinture d'Hiſtoire.

Les Peintres d'hiſtoire ont ſi peu d'occaſion d'exercer leurs talens en Angleterre, qu'il eſt ſurprenant qu'il s'y trouve des Artiſtes qui veuillent s'appliquer à ce genre : celui à qui cela arrive n'eſt gueres dans le cas d'avoir des émules. Quelqu'un donc

qui connoîtra ce que peut l'émulation dans la pratique des Arts, concluera aiſément qu'il n'eſt pas poſſible qu'il y ait dans ce pays-là des Peintres d'hiſtoire auſſi habiles qu'il pourroit y en avoir, s'il s'y trouvoit plus d'émulation. M. Hayman, qui y profeſſe ce talent, poſſede toutes les qualités qui peuvent faire un grand Peintre.

La religion ne fait en Angleterre aucun uſage des ſecours de la Peinture pour inſpirer la dévotion; les Egliſes n'y ſont tout au plus décorées que d'un tableau d'autel dont perſonne ne parle; les appartemens ne le ſont que de portraits ou d'eſtampes, & les cabinets des curieux ne ſont remplis que de tableaux étrangers, ordinai-

rément plus considérables par leur nombre que par leur excellence.

Les Peintres Anglois ont un obstacle à surmonter, qui arrête également les progrès de leurs talens, & ceux de leur fortune. Ils ont à combattre une espece d'hommes dont la profession est de vendre des tableaux ; & comme il seroit impossible à ces gens-là de faire commerce des tableaux des Peintres vivans, & sur-tout de ceux de leur pays, ils prennent le parti de les décrier, & d'entretenir tant qu'ils peuvent les amateurs qu'ils approchent, dans l'idée absurde que plus un tableau est ancien, plus il est précieux.

Voyez, disent-ils, en parlant d'un tableau moderne, il est en-

core tout brillant de cette ignoble fraicheur qu'on découvre dans la nature; il s'en faut bien que le tems l'ait encore couvert de ſa docte fumée, de ce nuage ſacré qui doit le cacher quelque jour aux yeux profanes du vulgaire, pour ne laiſſer voir qu'aux initiés les beautés myſtérieuſes d'une vénérable vétuſté. Tels ſont les défauts dont les brocanteurs accuſent les tableaux modernes; c'eſt avec de pareils diſcours qu'ils interdiſent l'entrée des cabinets aux ouvrages des Peintres vivans, qui ne ſont jamais employés qu'avec répugnance & dans des occaſions indiſpenſables.

Les Artiſtes Anglois ont depuis peu tâché d'eriger en Académie

une école de deſſein, où ils entretiennent depuis long-tems avec beaucoup d'ordre, & même de ſuccès pour les éleves, un modéle de chaque ſexe, par la ſouſcription annuelle & volontaire de ceux qui ont envie d'y étudier. Cet établiſſement s'accommode admirablement au génie Anglois; chacun paye également, chacun y eſt le maître, nulle dépendance; les écoliers les moins formés n'y accordent qu'à regret quelque déférence aux leçons des maîtres de l'Art : ceux-ci y aſſiſtent conſtamment avec une aſſiduité ſurprenante.

Quelques-uns de ceux qui contribuent à l'entretien de cette école, dans l'intention d'acquérir

aux Arts plus de conſidération, & en même tems de former une école publique & libre, firent le projet de s'incorporer en Académie. Ils imaginerent que dès qu'ils auroient choiſi des Profeſſeurs & d'autres Officiers, & établi beaucoup de loix, dont les Anglois ſont grands faiſeurs, ils conſtitueroient une Académie; & de crainte d'offenſer ou de rebuter ceux d'entre les Artiſtes qui ſe trouveroient exclus de la nomination au Profeſſorat, ils nommerent plaiſamment preſque autant de Profeſſeurs qu'il y avoit d'Artiſtes. Mais ils oublioient de remarquer que ces ſortes d'établiſſemens ne ſçauroient ſubſiſter ſans une ſubordination, ou

forcée, ou de convention, dont tout bon Anglois eſt ennemi né, quand un intérêt bien preſſant ne la lui inſpire pas. Quoiqu'il en ſoit, le projet d'une Académie n'eut pas lieu, ſoit qu'il fut mal conçu, ſoit que ſon inutilité dût produire naturellement ſa ruine.

On a établi à Londres, depuis quelques années, un hôpital pour les enfans trouvés; il manquoit à cette grande ville une inſtitution auſſi raiſonnable. On peut dire que le peuple fait preſque tout en Angleterre. Cet hôpital, qui eſt déja un édifice très-vaſte, a été érigé par la ſouſcription de quelques particuliers qui ſouhaitoient que cet établiſſement eût lieu. Le Roi d'Angleterre y a ſouſcrit

comme les autres, & bien des perſonnes le font encore tous les jours.

Quand il fut queſtion d'orner quelques ſalles de cette maiſon, ceux qui la gouvernent ne voulurent point y employer l'argent de la charité. Les principaux Artiſtes de Londres, en tous genres, s'aſſemblerent, & convinrent de fournir chacun un ou pluſieurs morceaux, qui ſerviroient à décorer les principales pieces de l'hôpital. Ce projet eſt exécuté, & ces pieces, aujourd'hui, font une eſpece d'expoſition publique des différens talens qui ſe trouvent en Angleterre.

La principale piece eſt décorée de quatre grands tableaux, par

quatre Peintres différens. Les ſujets, qui ſont tous pris dans l'Ecriture Sainte, ſont relatifs aux enfans. M. *Hayman* a repréſenté Moïſe tiré des eaux. Le tableau de M. *Hogarth* repréſente le moment où la nourrice à qui Moïſe avoit été confié, le ramene à la fille de Pharaon. M. *Wills* a pris pour ſujet cet endroit de l'Evangile où Jeſus-Chriſt dit à ſes diſciples de n'empêcher pas les enfans de venir à lui. Agar & Iſmael, dans l'inſtant où l'ange leur découvre la fontaine, font le ſujet du quatrieme tableau; il eſt de M. *Highmore*. Les Peintres de portrait y ont fourni, en pied ou autrement, ceux des perſonnes qui ont eu le plus de part à ce glorieux

établiſſement ; enfin tous les genres de peinture ont contribué en quelque choſe à cette décoration. Les Sculpteurs s'y ſont ſignalés ; cet étalage, également louable & nouveau, a mis le public à portée de juger ſi les Artiſtes ſont auſſi foibles en Angleterre que les étrangers & les Anglois même le diſent. Car c'eſt également la mode chez eux de ſe faire peindre à tout propos, & de dire en même temps qu'ils n'ont point de Peintres. Ceux-ci ont auſſi beaucoup contribué eux-mêmes à cette injuſtice, en ſe décriant mutuellement comme ils ont coutume de le faire.

M. *Hogarth* a donné à l'Angleterre un nouveau genre de ta-

bleaux ; ils contiennent un grand nombre de figures, ordinairement de ſept ou huit pouces de hauteur. Ces ouvrages ſinguliers ſont proprement l'hiſtoire de quelques vices, ſouvent un peu chargée pour des yeux étrangers, mais toujours pleine d'eſprit & de nouveauté. Il ſçait amener agréablement dans ſes tableaux les occaſions de cenſurer le ridicule & le vice, par des traits fermes & appuyés, qui partent tous d'une imagination vive, fertile & judicieuſe.

Tous les tableaux de M. *Hogarth* ſont gravés par lui ou ſous ſa direction. Le déplaiſir qu'il eut de voir ſes premieres planches expoſées, auſſi-tôt qu'elles paru-

rent, à la piraterie de quelques mauvais Graveurs, réveilla ſon activité naturelle. Il aſſembla les gens de l'Art, & leur ſuggéra de ſe joindre pour obtenir un privilege qui les mît en état de jouir de leurs ouvrages excluſivement, & qui en défendît la copie, ou même l'imitation, de quelque façon que ce pût être. Le Parlement accorda ce privilege, qui eut bientôt ſur la gravure en Angleterre une influence très-remarquable. Il n'y avoit à Londres, avant ce tems-là, que deux boutiques de marchands d'eſtampes; mais après ce privilege, elles s'y ſont multipliées tout d'un coup au point de pouvoir y être comptées par centaines; & ſi l'on

fait attention au nombre & à l'excellence des Graveurs qui ſe trouvent aujourd'hui à Londres, on pourra dire que, de tous les Arts qui ont rapport au deſſein, celui de graver en taille douce a fait dans ce pays-là le progrès le plus rapide & le plus avancé.

M. Baron, Graveur François, y jouiſſoit depuis long-tems d'une réputation bien méritée ; pluſieurs de ſes compatriotes y en ont auſſi acquis depuis, ſans diminuer la ſienne : des Anglois enfin viennent d'y apporter de France des talens peu communs, qu'ils communiqueront ſans doute à leurs compatriotes par leurs leçons & par leur exemple.

Revenons à M. *Hogarth* : il

vient de donner au public un livre intitulé : l'*Analyſe du beau, pour ſervir à fixer l'idée indéciſe du goût :* cet ouvrage eſt fait pour prouver qu'il exiſte un contour, dont la courbure peut être déterminée, & que l'exiſtence de ce contour ou de cette ligne conſtitue la beauté & les graces d'un objet, pourvû que d'ailleurs la deſtination de cet objet en ſoit ſuſceptible ; il enſeigne la façon d'abandonner le précis de cette ligne, quand on veut paſſer, par exemple, de l'*Antinoüs* à l'*Hercule*, ou au *Mercure*, &c.

M. *Hogarth* cite pluſieurs exemples qu'il tire de la nature, belle ou difforme, qui prouvent inconteſtablement la vérité qu'il

veut établir. Il croit que les Peintres & les Sculpteurs de l'antiquité ont dû poſſéder comme un miſtere de leur Art, un ſecours méchanique & général, un principe fixe qui les mettoit en état de produire plus ſûrement & plus communément les beautés qu'on trouve dans leurs ouvrages; une partie de ce ſecours n'a pû être, ſelon lui, que la connoiſſance des propriétés de la ligne dont il parle; leſquelles propriétés étoient peut-être réduites en ſyſtéme.

Il auroit pû fixer géométriquement la courbure ou l'obliquité de ſa ligne de beauté, en fixant la hauteur & le diametre du cylindre autour duquel il ſuppoſe qu'elle doit faire une révolution ſpira-

le, & de ſa ligne *gracieuſe*, comme il l'appelle, en fixant de même la baſe & la hauteur du cône autour duquel elle doit faire une pareille révolution.

Rien n'eſt ſi ingénieux que l'application qu'il fait de la viſite ſi connue d'*Appelle* à *Protogene*. On dit qu'Appelle ne l'ayant pas trouvé chez lui, traça une ligne très-fine qui devoit apprendre à *Protogene*, à ſon retour, qu'un Artiſte ſçavant étoit venu le viſiter; on ajoute que *Protogene* voyant cette ligne, & ce qu'elle annonçoit, en tira une autre qui la diviſoit dans ſa longueur, afin que s'il ne ſe trouvoit pas chez lui quand *Appelle* y reviendroit, il pût voir qu'on

l'avoit

l'avoit entendu, & qu'il s'étoit adreſſé à un Artiſte qui méritoit l'attention qu'*Appelle* lui témoignoit en venant chez lui.

M. *Hogarth* remarque judicieuſement à ce propos, que la fineſſe d'une ligne quelconque, ni la plus grande fineſſe de celle qui la diviſeroit dans toute ſa longueur, ne ſeroit pas chez un Peintre une marque de talent : qu'il eſt plus raiſonnable de ſuppoſer que ce trait étoit un contour ſçavant reçu dans la pratique des grands Maîtres, & que celui que *Protogene* ajouta ſuppoſoit la connoiſſance des propriétés du premier *.

* L'uſage d'un mot ou d'un ſigne miſtérieux, dans les différentes profeſſions, eſt très-

Cet ouvrage eſt accompagné de deux grandes planches qui contiennent pluſieurs exemples réjouiſſans, ſuivant le ſtyle ordinaire de l'Auteur. On y voit la laideur ſe produire plus ou moins dans les animaux, ou dans les ouvrages d'ornement, à meſure que les contours de ces différens objets s'éloignent plus ou moins des principes que M. *Hogarth* veut établir. Il en étend l'application juſques dans l'action & la façon

ancien, & ſubſiſte encore dans quelques Provinces de l'Europe. Ce mot ou ce ſigne n'étoit jamais revelé qu'aux initiés, & d'une façon ſolemnelle; ils s'en ſervoient entr'eux pour ſe reconnoître, comme firent peut-être *Appelle* & *Protogene*. Et ce ſigne étant devenu très-univerſel, un ouvrier, éloigné de ſon pays, en s'adreſſant à un maître de ſa profeſſion, trouvoit toutes ſortes de ſecours par le moyen de ce ſigne.

de se mouvoir dans la danse, & dans la déclamation.

Il prétend que beaucoup de variété, judicieusement introduite, est inséparable de la beauté; il donne quelques exemples de cette nouvelle sorte de composition dans le profil d'un baluſtre; il entre dans de très-grands détails sur chaque article de son sujet, mais on ne doit point craindre de l'y suivre, on en sera dédommagé à chaque pas, par quelque idée nouvelle & pleine de sagacité.

Il faut ajouter que M. *Hogarth* est bien éloigné de se donner pour l'inventeur de la *ligne ondoyante:* il prétend seulement avoir démontré, par des exemples, le degré de courbure qu'il faut qu'elle

ait pour produire la beauté, & avoir réduit en ſyſtême des regles indéciſes, des idées flotantes, des leçons dont on ſentoit la néceſſité, mais dont on ne connoiſſoit pas l'exiſtence ſyſtématique. Il ſe flatte enfin d'avoir fondé une théorie qu'aucun Auteur connu n'avoit encore imaginé, & à laquelle on ſubſtituoit toujours l'humiliante abſurdité du *je ne ſçais quoi.*

Du Portrait en huile.

Le portrait eſt, en Angleterre, le genre de peinture le plus ſuivi & le plus recherché; c'eſt l'uſage, & une politeſſe, de ſe donner réciproquement ſon portrait, même entre hommes.

Nous avons dit ailleurs que jusqu'à ces derniers tems, la Peinture n'avoit été pratiquée en Angleterre que par des étrangers. *Kneller*, le dernier de ceux qui s'y sont établis, mourut en 1726, & laissa, en mourant, cinq cens portraits commencés, dont la moitié du prix étoit payée d'avance. Les Artistes, dans ce pays-là, ne parlent encore de lui qu'avec admiration. Il peignoit avec une promptitude étonnante; il avoit le pinceau hardi, la touche ferme, large, & brillante; sa maniere de dessiner étoit grande & noble, mais moins servile que ne le doit être celle d'un Peintre de portrait. Il ne falloit pas exiger de lui des ressemblances trop fi-

delles ; mais ce défaut étoit remplacé par des graces, & ſur-tout par une grande ſimplicité, qui eſt l'attrait le plus ſéduiſant pour des yeux anglois. Ces qualités lui procurerent une vogue immenſe, qui lui tint lieu de talens, lorſqu'elle fut devenue un obſtacle à les exercer. Elle lui donna l'occaſion d'amaſſer de grands biens, malgré le faſte de ſa dépenſe. Le Roi d'Angleterre en fit un de ces Chevaliers dont nous avons parlé.

Kneller étoit à tous égards un modèle difficile à ſuivre ; cependant tous les Peintres Anglois voulurent l'imiter, tous adopterent ſa maniere ; il peignoit avec une extrême vîteſſe, ſans appa-

rence d'étude, & ſouvent au premier coup. Tous ſe piquerent de peindre vîte, quoiqu'il s'en falût bien qu'ils y fuſſent obligés par la multiplicité de leurs occupations. Pluſieurs allerent même juſqu'à l'affectation de ne pas couvrir la toile par-tout, c'eſt-à-dire dans les endroits où ſa teinte & ſa couleur pouvoit ſervir, parce que *Kneller* l'avoit fait. Ils porterent l'enthouſiaſme juſqu'à vouloir donner à de très-mauvais ouvrages le ridicule mérite d'avoir été faits au premier coup. *Kneller* deſſinoit quarrément, mais avec une affectation vicieuſe, puiſqu'elle n'eſt pas naturelle; les autres voulurent auſſi donner cette quarrure à leur trait

incorrect & négligé. *Kneller* avoit été obligé de faire peindre ſes draperies, & ſon avidité lui avoit toujours fait préférer les Peintres qui vouloient l'entreprendre au plus bas prix. Ses portraits étoient ſi mal drapés qu'on ne ſçauroit s'en faire une idée. Et quand on lui reprochoit tant de négligence, & qu'on lui parloit du tort que de pareils ouvrages pourroient faire à ſa réputation, il avoit coutume de dire qu'ils étoient trop mauvais pour lui nuire, & pour paſſer jamais à la poſtérité ſous ſon nom.

Ses mauvaiſes draperies furent auſſi imitées par les Peintres de portraits. Tant d'abſurdités font bien voir combien il eſt dange-

reux pour eux de penſer à quelqu'autre imitation que celle de la nature. La fureur d'imiter, juſqu'aux plus grands défauts de *Kneller*, ne donna à perſonne la vogue qu'il avoit eue. Le public, au contraire, ſe plaignoit qu'il n'y avoit plus de Peintre en Angleterre, & ceux-ci acheverent de perſuader, par les diſcours qu'ils tenoient l'un de l'autre, une vérité que leurs ouvrages avoient aſſez bien établie. On continuoit néanmoins à ſe faire peindre, car les Anglois, & ſurtout les Angloiſes, s'en font un très-grand amuſement.

Cependant quelques Peintres plus ſtudieux & plus habiles, parurent, qui, ſans faire convenir

à la nation qu'elle avoit en eux des Peintres, bannirent au moins le goût imbécille de l'imitation de *Kneller.*

Ramſay, Peintre habile, ne reconnoiſſant d'autre guide que la nature, apporta d'Italie un goût raiſonnable de fidélité ; on vit dans ſes portraits cet eſprit juſte & ferme qu'il déploye ſi agréablement dans la converſation. Ses ouvrages auroient eu encore une plus grande ſupériorité, ſi la Peinture étoit ſuſceptible à un certain point de l'influence du jugement le plus ſain, & de l'étendue des connoiſſances.

M. *Vanloo*, Peintre François, membre de l'Académie royale de Peinture, un de ceux qui a le

plus contribué à la célébrité de ce nom, arriva à Londres dans l'instant où les Peintres commençoient à y étudier la nature avec un peu plus de soin. Son arrivée produisit une émulation générale parmi eux.

L'accueil que lui firent les Anglois lui parut également flateur & nouveau. A peine eut-il achevé les portraits de deux de ses amis, que tout Londres voulut les voir, & se faire peindre. Il est inconcevable combien on s'occupe d'un nouveau Peintre dans cette grande Ville, pour peu qu'il ait de talent. Il y eut des voitures à la porte de M. *Vanloo*, pendant plusieurs semaines après son arrivée, comme on en voit

à la porte des ſpectacles. Il compta bientôt par centaines les portraits commencés, & fut obligé de prendre juſqu'à cinq ſéances par jour : on payoit largement celui qui tenoit le regiſtre de ſes ſéances, pour ſe faire inſcrire antérieurement au jour qu'on auroit pû obtenir, ſi la rotation eut été obſervée, & qui étoit ſouvent à ſix ſemaines de celui où l'on ſe préſentoit.

L'extrême facilité & le grand talent avec lequel M. *Vanloo* peignoit les portraits d'hommes principalement, le mirent en état de tirer parti de cette vogue, & de faire une aſſez belle fortune ; ce qui y contribua beaucoup, fut la ſage réſolution qu'il prit de ſe

mettre entierement ſur le pied Anglois. Il fit venir chez lui pluſieurs Peintres qui lui aidoient à expédier le grand nombre de portraits dont il étoit accablé.

Le Peintre de portrait, en Angleterre, fait ſon talent d'une façon ſinguliere ; dès qu'il a acquis un certain degré d'habileté, il ſe loge comme un homme à ſon aiſe ; il prend, avec ſes confreres, un ton d'importance & de ſupériorité, & compte moins ſur ſon talent, pour ſoutenir ce ton, que ſur le crédit de quelque ami puiſſant, ou de quelque femme à la mode dont il a acheté la protection, & qu'il cultive quelquefois avec aſſez peu de dignité Son but alors n'eſt pas tant de faire bien, que de

faire beaucoup; il cherche la vogue, une de ces vogues excluſives qui mettra pour un tems entre ſes mains tous les principaux portraits qu'il y aura à faire en Angleterre : s'il l'obtient, il ſera obligé, pour en profiter, de travailler extrêmement vite ; il fera donc plus mal, mais il n'en ſera pas moins occupé. La mode, dont l'empire a depuis ſi long-tems envahi celui de la raiſon, veut qu'il peigne toute l'iſle, pour ainſi dire, malgré elle, & qu'il ſoit contraint à peindre moins bien qu'il ne voudroit, par ceux mêmes qui l'employent. Il ne penſe qu'à monopoliſer, & croit être fort adroit en témoignant groſſierement une compaſſion inſolente pour quel-

que défaut de politique ou de talent qu'il prétend humblement être la cauſe du mauvais ſuccès de ſes confreres ; de là il prend l'occaſion d'afficher avec ſoin qu'ils ſont négligés, & affecte de paroître leur ſouhaiter un meilleur ſort. C'eſt ainſi que je l'ai vû pratiquer aſſez récemment. Je ne prétends pas toutefois qu'il n'y ait eu des vogues accordées au mérite ſeul, mais ces vogues ſont rares. Beaucoup d'impudence & d'affectation font valoir un peu de talent, & en tiennent lieu même lorſqu'il eſt abſolument abſent.

On ne peut pas dire que le public ſoit véritablement la dupe de toutes les puérilités que nous

venons de décrire, il ne l'eſt que de la mode qu'il ſuit en ſe plaignant ; c'eſt elle qui le conduit chez un Peintre dont il n'a pas trop bonne opinion, pour lui faire commencer un portrait par vanité, dont il n'a pas beſoin, & qu'il ne fera achever qu'à regret. Mais les femmes, ſur-tout, veulent qu'on voye leur portrait dans l'étalage du Peintre à la mode.

Tout ſe mène en Angleterre par l'eſprit de parti, tout en devient un objet ; cette nation décide ſur toutes les choſes de la vie par cet eſprit général, elle aime les extrémités : diſons qu'on ne connoît gueres les Anglois quand on les ſoupçonne de froideur & d'indifférence. Il eſt vrai

qu'ils ſont d'une retenue qui va quelquefois juſqu'à paſſer pour timidité, & qu'en préſence de quelqu'un, qu'ils connoiſſent peu, & ſur-tout des étrangers, ils ne ſe livrent point à l'envie de parler, ils obſervent même un ſilence obſtiné. Mais il faut voir l'Anglois avec ſes amis de confiance; il faut voir les plus conſidérables de cette nation dans leurs cotteries *anti-gallicanes*, *anti-miniſtériales*, ou de quelqu'autre ſorte de controverſe dont l'énumération ſeroit trop longue; il faut l'entendre, non pas raiſonner froidement ſur le parti qu'il n'a peut-être embraſſé que par hazard, mais le ſoutenir avec une chaleur & une véhémence véri-

tablement noble, par des argumens ſouvent ſolides, mais toujours ingénieux. C'eſt alors qu'il étale, avec une facilité admirable, cette logique habituelle & nationale, que ceux qui le connoiſſent ne peuvent s'empêcher de lui accorder. Mais il faut, pour animer l'Anglois, qu'il ait un parti à ſoutenir ou à combattre. Il n'exiſte pas dans un milieu inſipide & languiſſant ; il aime à ſe placer tout d'un coup dans quelque extrémité remarquable dont il ne ſort ordinairement que pour paſſer à celle qui lui eſt oppoſée. Ce procédé n'eſt peut-être pas le plus raiſonnable, mais il eſt le plus brillant & le plus libre ; accoutumé à une in-

dépendance effrenée, toutes ſes opérations annoncent l'abſence du joug : mais ſouvent il ne ſe contente pas de ſoutenir de ſes diſcours ſeulement le parti qu'il lui arrive de prendre, il y employe auſſi ſon crédit & ſa fortune, plus ou moins, ſuivant l'importance de l'objet de ſa partialité ; c'eſt elle qui eſt la cauſe la plus ordinaire de la vogue des Peintres.

Chaque Peintre de portrait, en Angleterre, a une ſalle d'étalage ſéparée du lieu où il travaille. C'eſt, pour les perſonnes oiſives, un des amuſemens du matin, que d'aller viſiter les étalages des Peintres de portraits. Un laquais introduit les curieux ſans déranger

ſon maître, qui ne ſort point de ſon cabinet qu'on ne le demande. S'il paroît, il feint, pour l'ordinaire, d'être employé à peindre quelqu'un, ſoit pour avoir un prétexte de rentrer plûtôt pour continuer ſon travail, ſoit pour paroître fort occupé, ce qui eſt ſouvent un bon moyen de le devenir quand on ne le ſeroit pas. Le laquais du Peintre ſçait par cœur tous les noms, vrais ou imaginés, des perſonnes dont les portraits, commencés ou finis, décorent la ſalle d'étalage; on regarde beaucoup, on applaudit tout haut, on cenſure tout bas, on donne de l'argent au laquais, & l'on ſort. On ſe déclare alors plus ouvertement pour ou contre l'Artiſte;

on s'échauffe, on s'y connoît, & ceux qui se sont déclarés en sa faveur, se font peindre pour prouver qu'il est habile.

Quand un Peintre de portrait est un peu occupé, c'est l'usage qu'il fasse faire ses draperies à d'autres. Deux Peintres qui se disputoient la vogue s'aviserent de s'approprier entr'eux un Peintre de draperies, véritablement très-habile, nommé *Vanhaken*, & qui, capable des meilleures choses, ne s'étoit mis dans ce genre que parce qu'il y trouvoit des avantages constans. Les deux Peintres se joignirent pour assûrer au troisieme huit cens louis annuellement, soit qu'ils puissent lui fournir de l'ouvrage

dans cette proportion, ou non. Lui, de ſon côté, s'engagea à ne draper que pour eux. Quand on ſe faiſoit peindre par un de ces deux Peintres, ce n'étoit ſouvent qu'à condition que Vanhaken habilleroit le portrait. En effet ſes draperies étoient charmantes, de bon goût, & d'une grande vérité. Les deux Peintres émules, en s'emparant ainſi de Vanhaken, cauſerent beaucoup d'embarras à ceux de leurs confreres qui ne pouvoient ſe paſſer de ſon ſecours. Les meilleurs ne ſçavoient plus peindre une main, un habit, un fonds; ils furent réduits à l'apprendre; il fallut travailler davantage: quel malheur! Alors on ne vit plus arriver chez

Vanhaken des différens quartiers de Londres, ni par les caroſſes des villes d'Angleterre les plus éloignées, des toiles de toute grandeur, ſur leſquelles un, ou pluſieurs maſques étoient peints, & au bas deſquels le Peintre qui les envoyoit avoit eu ſoin d'ajouter aſſez plaiſamment la deſcription des figures groſſes ou menues, grandes ou petites, qu'il falloit leur donner. Rien n'eſt plus ridicule que l'étoit cet uſage, mais il exiſteroit encore, ſi Vanhaken exiſtoit.

On s'étonnera du nombre de portraits que tout ce que nous venons de dire ſuppoſe, auſſi eſt-il ſurprenant combien on ſe fait peindre en Angleterre; mais les

fortunes y étant plus égales qu'ailleurs, & les meilleurs Peintres ne prenant que dix ou douze louis pour un buſte, ce qui eſt un uſage dont il ſeroit dangereux de s'écarter, ce prix modéré ne met pas un obſtacle à la coutume de donner ſouvent ſon portrait.

Les Peintres Anglois ſont naturellement coloriſtes, leur maniere eſt ce que les Artiſtes appellent *large :* elle eſt ſimple, & par conſéquent tire au grand ; ils colorent les portraits de femmes, ſur-tout, avec un art ſingulier & une pureté extrêmement agréable, mais ils négligent trop les détails.

Chaque nation adopte dans ſes femmes un caractere différent de

beauté.

beauté. Cette idée n'eſt ſans doute que l'effet de l'habitude & du préjugé ; ce n'eſt qu'un goût formé par les objets mêmes, & dont il ne faut pas diſputer. Les différens uſages, quoiqu'ils ne ſoient que des inſtitutions arbitraires, influent néanmoins beaucoup ſur ce que l'on trouve plus ou moins beau ; la beauté eſt toujours un peu relative à l'habitude, c'eſt pour cela que ce qu'on regarde comme beau & plein de graces dans un lieu, eſt cenſuré dans un autre, comme mauſſade & gauche. Il eſt auſſi une eſpece d'éducation, pour ainſi dire, méchanique, particuliere à chaque nation, qui pare ou qui dépare à meſure que les yeux y ſont plus

ou moins accoutumés. Au reſte on trouve beau dans une femme en Angleterre une peau fine & très-blanche, des couleurs tendres & legeres, un embonpoint ſeulement de ſanté, un viſage plus ovale que rond, un nez un peu allongé, mais d'une belle forme, aſſez comme l'antique, des yeux grands & moins vifs que touchans, une bouche gracieuſe, ſans ſourire, d'un tour même un peu boudeur, qui lui donne à la fois de la dignité & une forme voluptueuſe, des cheveux propres qui, toujours ſans poudre, puiſſent faire, par leur couleur, les effets variés auxquels la nature les avoit deſtinés, une taille avantageuſe & droite, le col long &

dégagé, les épaules quarrées & plates, la poitrine étendue, la gorge saillante, des mains presque toujours un peu trop maigres, & d'une forme qui, je pense, ne passe pour belle qu'en Angleterre. Voilà ce que les Peintres Anglois ont souvent à représenter, & leurs portraits souvent se ressentent des graces de l'original: s'ils pouvoient y ajouter le caractere, ils peindroient une décence extrême dans les façons, dans le discours, & dans la parure; une modestie fine, séduisante, pleine d'esprit, & quelquefois un air d'innocence fort agaçant; ils les représenteroient parlant & agissant avec adresse & beaucoup d'esprit, comme si elles n'avoient

pas ſeulement le ſoupçon de leur deſtination.

N'oublions pas un Art, qui n'eſt pourtant encore que dans ſon enfance en Angleterre, l'Art barbare de ſe peindre les joues du rouge le plus éclatant : quelques Angloiſes commencent à en uſer un peu, mais encore aſſez modérément pour pouvoir ſe flatter de n'en être pas ſoupçonnées. Il n'eſt chez elles encore que dans les regles de ſa premiere inſtitution, elles ne ſe ſervent encore de rouge que pour tromper agréablement, que pour ſe donner un air de fraicheur, de jeuneſſe, ou de ſanté, quand elles ne l'ont pas : peut-être en mettront-elles bientôt juſqu'à réjouir ou à ef-

frayer. Le peu de rouge, dont quelques-unes ſe parent en ſecret, n'eſt pas parvenu au degré de pouvoir ſupprimer l'apparence de ce rouge charmant qui annonce à l'amour ſa victoire, qui décéle ſi voluptueuſement les premieres foibleſſes d'un cœur qui va ſe rendre. Le rouge exceſſif ſert ſans doute quelquefois de rempart à la vertu, en cachant les approches de ſa défaite. Que de ſiéges auroient été levés, ſi quelque accident inévitable n'avoit revelé l'état de la place!

Sexe aimable, déja trop ſéduiſant, eſt-ce pour l'être davantage que vous admettez un art que la nature deſavoue? Eſt-ce pour flater davantage les yeux

que vous arborez ce vermillon terrible ? On ne flate point un organe en le déchirant ; mais vous ne pourrez jamais vous affranchir de la tyrannie de l'uſage.

Quel bonheur que les Poëtes ne faſſent plus de portraits ! Que deviendroient leurs lys & leurs fades roſes ! il ſeroit plaiſant de les voir réduits à la renoncule & au ſouci ; car, chacun le ſçait, la préſence du gros rouge jaunit tout ce qui l'environne, il faut donc ſe réſoudre à être jaune, & aſſurément ce n'eſt pas la couleur d'une belle peau, ou il faut renoncer à ce rouge flamboyant : avouons que voilà une alternative bien déplorable.

Je voudrois qu'on nous fît une hiſtoire du rouge, qu'on nous apprît comment il fut d'abord la marque d'une mauvaiſe conduite, par quelle tranſition il paſſa de là au théatre, où chacun, juſqu'à Poliphême, en met pour s'embellir; & comment enfin il eſt depuis long-tems une des marques du rang & de la fortune.

Du Portrait en paſtel.

Ce genre n'eſt pas eſtimé en Angleterre, quoique ceux qui le font dans ce pays poſſédent des talens qui pourroient le rendre précieux. Un Artiſte très-habile & de beaucoup de réputation, s'eſt mis à peindre à l'huile, parce que le paſtel l'abandon-

noit ; un autre qui le pratique plus conſtamment à Bath, où il s'eſt retiré pour ſa ſanté, auroit peut-être été obligé de le négliger, comme ont fait ſes confreres, ſans les circonſtances du lieu. Enfin ſoit que le climat s'oppoſe à la conſervation du paſtel, comme on le dit en Angleterre, ſoit qu'un eſprit de commerce, commun à la nation, leur ait fait apprécier les ouvrages dans ce genre plus proportionnellement à leur durée & à la facilité de leur exécution, qu'aux talens de ceux qui le pratiquent, il n'eſt point recherché, & ſon prix eſt modique.

Du Portrait en émail.

L'émail a d'abord été conſacré aux bijoux dans leſquels ſes couleurs brillantes, quoique placées avec aſſez de ſtupidité, faiſoient néanmoins un effet agréable. Les Bijoutiers l'employoient beaucoup, & en connoiſſoient aſſez bien la manœuvre : ce furent eux qui, les premiers, après avoir long-tems fait uſage de l'émail pour repréſenter des fleurs ou faire de la moſaïque, s'aviſerent enfin de l'appliquer à la figure & au portrait. Cette entrepriſe, qui exigeoit tout leur tems & toute leur application, fit que quelques-uns abandonnerent la Jouaillerie. Quelques Jouailliers

devinrent Peintres, c'eſt à-dire, qu'ils copierent avec aſſez d'exactitude les portraits des meilleurs maîtres en d'autres genres. *Petitot* avoit été Jouaillier. Les potiers de terre appliquoient auſſi les émaux ſur leurs ouvrages. Les imitateurs de porcelaine ont, depuis ce tems-là, beaucoup travaillé cet article.

Si l'on vît pluſieurs Jouailliers, ſéduits par la Peinture, abandonner leur premier métier pour s'y appliquer entierement, on a vû auſſi pluſieurs Peintres en émail quitter de bonne heure ce talent difficile, trop laborieux & trop compliqué pour ſuivre des genres plus commodes & moins rebutans. On a raiſon d'abandonner

ce talent quand on n'expose son ouvrage qu'en tremblant à l'ardeur d'un feu, dont l'activité intimide, & dont on ne connoît pas assez les propriétés pour en sçavoir diriger l'influence. Peu d'entre ceux qui s'étoient proposés de peindre le portrait en émail, ont eu la constance d'en essuyer les difficultés, ou le courage & l'application nécessaires pour les lever ou les franchir.

Il en est de cet art comme de bien d'autres, il est aisé de le faire jusqu'à la médiocrité, mais chaque pas au-delà exige des études & des connoissances qui n'ont presque rien de commun avec celles qui suffisent aux productions médiocres. Tout chan-

ge de face quand il s'agit d'opérer ſcrupuleuſement en Peintre, & de ne ſacrifier aucune partie de la Peinture aux difficultés d'émailler.

L'émail n'eſt propre qu'à de petits ouvrages : on n'en ſçauroit faire d'un peu grands qui ne fuſſent ſujets à perdre en quelque endroit l'égalité de ſuperficie qui leur eſt néceſſaire pour ne pas réfléchir la lumiere de pluſieurs côtés. D'ailleurs les accidens auxquels le feu l'expoſe, augmentent en proportion des ſurfaces, au moins dans une progreſſion géométrique, ce qui ſeul ſuffiroit pour rebuter les plus habiles. Ainſi le projet d'exécuter de grands morceaux dans ce genre

ſera toujours, par cette raiſon, & cent autres, une marque déciſive de l'ignorance de l'Artiſte qui l'aura formé; il eſt même certain que, toutes choſes égales, l'émail perd ſon mérite en s'éloignant d'une certaine grandeur; la fineſſe & le détail de ſon exécution deviendroient fatigans pour le ſpectateur dans des morceaux trop étendus, auxquels d'autres façons de peindre ſuſceptibles de plus de liberté, ſont mieux appropriées.

Ce genre de Peinture a été porté à un très-haut degré de perfection en Angleterre. M. *Zink*, Suédois, y a fait un nombre prodigieux de portraits; perſonne avant lui n'avoit manié l'é-

mail avec tant de facilité ; avant lui ce joli talent demandoit perpétuellement grace, quand on en exigeoit un peu de vérité, on lui paſſoit mille défauts de Peinture, à cauſe de ſa difficulté d'opérer ; on le regardoit comme le plus grand effort de patience, & comme un talent purement copiſte. M. *Zink* a ſçu ſoumettre la partie chymique de ſon art à tout ce que le talent pittoreſque demande. Il n'a point exigé qu'on lui tînt compte de l'indocilité de ſes matériaux ; il a peint, avec des émaux, comme on peint avec d'autre ſubſtance. Les gens ſenſés ont oublié le méchaniſme, pour ne regarder que l'effet de ſes opérations ; ceux qui ſçavent

distinguer ont dit qu'il peignoit, qu'importe avec quelles matieres. Il a fait long-tems le portrait immédiatement d'après nature, avec une facilité admirable. Il est vrai que la maniere commune de faire l'émail, n'est pas propre à l'exécution libre & prompte qu'exige l'impatience du modéle & la nécessité de se corriger. Mais un Artiste habile comme lui brise bientôt les entraves qui arrêteroient le génie. *Petitot* n'eût jamais mis dans ses ouvrages cette manœuvre si fine & si séduisante, s'il avoit opéré, ainsi que ses prédécesseurs, avec les substances ordinaires. Quelques heureuses découvertes lui fournirent les moyens d'exécuter sans peine des choses

ſurprenantes, que ſans le ſecours de ces découvertes, les organes les plus parfaits, avec toute l'adreſſe imaginable, n'auroient jamais pû produire. Tels ſont les cheveux, que *Petitot* peignoit avec une legereté dont les inſtrumens & les préparations ordinaires ne ſont nullement capables. C'eſt un bonheur que de ſçavoir s'aider du ſecours de la nature, comme le Graveur, par exemple, quand il applique la propriété corroſive de l'eau forte à ſa planche : c'eſt un bonheur que de découvrir des moyens méchaniques d'opérer ; ils ne manquent jamais de rendre l'opération plus parfaite à meſure qu'ils l'abregent.

M. *Zink* a auſſi poſſédé des manœuvres & des ſubſtances qui lui étoient particulieres, & ſans leſquelles ſes portraits n'auroient jamais eu cette liberté de pinceau, cette fraicheur, cet empâtement qui leur donne l'effet de la nature, & qui font le mérite principal de ſes ouvrages. On peut lui reprocher trop de maniere, c'eſt le défaut des Peintres qui travaillent vîte, d'avoir été trop avide, & d'avoir trop ſouhaité d'être ſeul. Diſons, à propos de cet habile Artiſte, qu'il eſt bien humiliant pour le génie de la Peinture, qu'il puiſſe quelquefois exiſter ſeul, & dans l'abſence parfaite de tout autre. M. *Zink* n'a point fait d'éleve.

De la Peinture sur verre.

La Peinture sur verre, par transparence, cet Art consacré aux vîtres d'Eglise, & que l'erreur commune s'obstine à faire croire perdu, quoiqu'on en puisse voir tous les jours des productions nouvelles, est encore un Art que l'Angleterre fournit dans un degré assez parfait.

De la Peinture en miniature.

Il s'en faut bien que ce genre soit aujourd'hui en Angleterre au degré de supériorité où *Cooper*, ce divin Artiste, sçut le porter du tems de *Cromwel*. Le peu de durée de cette façon de peindre, quand elle est exposée au grand

jour, n'a pas souffert qu'il ait passé jusqu'à nous un grand nombre de ses portraits bien conservés ; ceux qui le sont, ou à peu près, ont fait voir, avec étonnement, ce que l'Art peut produire quand toutes ses parties sont rassemblées dans la même main, comme elles l'étoient, dans celle du Peintre Anglois.

Des Peintres de chevaux.

On peut mettre au rang des Peintres de portraits, ceux qui peignent les chevaux en Angleterre. Dès qu'un cheval de course a acquis quelque réputation, on le fait peindre de grandeur naturelle ; c'est, pour l'ordinaire, un profil tout pur, assez sec, mais peint d'ailleurs

avec fidélité : on y ajoute quelque figure de palfrenier assez mauvaise.

Du Payſage.

Si les Peintres s'attachent toujours à l'étude de la nature, comme il paroît si raisonnable de le supposer, ceux qui font le payſage en Angleterre doivent excéler. Rien n'est si riant que les campagnes de ce pays-là, plus d'un Peintre y fait un usage heureux des aſpects charmans qui s'y préſentent de toutes parts : les tableaux de payſage y ſont fort à la mode, ce genre y est cultivé avec autant de ſuccès qu'aucun autre. Il y a peu de maîtres dans ce talent qui ayent été beaucoup

ſupérieurs aux Peintres de payſage qui jouiſſent aujourd'hui en Angleterre de la premiere réputation.

Des Tableaux de Marine.

Un genre dans lequel on ne doit pas craindre d'aſſûrer que les Anglois excellent, eſt celui des Marines, dans le goût de *Vandervelt.* Il ne faut pas penſer toutefois qu'il y ait un grand nombre d'habiles gens dans ce genre, non plus que dans les autres. Mais un ou deux Artiſtes, quand ils ſont auſſi habiles que ceux qui peignent aujourd'hui les Marines en Angleterre, ne ſuffiſent-ils pas pour acquérir à leur pays la ré-

putation de produire ce talent avec ſupériorité ?

Tout ce qui tient à la navigation eſt ſi connu aux Anglois, & ſi intéreſſant pour eux, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſe plaiſent aux tableaux de Marine. C'eſt preſque une mode que de faire peindre un vaiſſeau de guerre que l'on montoit dans une action périlleuſe, d'où l'on s'eſt tiré avec gloire : c'eſt un monument flateur qu'on paye avec plaiſir. Le héros dirige ſcrupuleuſement le Peintre dans ce qui regarde la ſituation de ſon vaiſſeau, relativement à ceux avec qui, ou contre qui, il combattoit. Sa politeſſe lui fait obſerver avec ſoin de ne déplacer perſonne ; c'eſt une nou-

velle attention pour le Peintre, qui ne la néglige pas. En effet une erreur d'arrangement, dans cette occaſion, deviendroit trop deſobligeante.

De la Peinture à gouache.

M. *Goupy*, dont pluſieurs ouvrages ſont gravés, ajoute un talent à ceux dont nous venons de parler.

Il copie à gouache, dans une perfection ſinguliere, les tableaux des grands maîtres ; il ſçait aſſujettir ſon pinceau à toutes leurs différentes manieres de deſſiner & de peindre. Il fait ce genre, qui, en apparence, eſt purement ſervile, avec une liberté ſçavante qui conſerve, à ſes copies, le feu des originaux.

De la Sculpture.

J'ai dit ailleurs que les Arts en Angleterre n'étoient pas un objet d'attention pour la Cour ou le Gouvernement en général. Il paroîtra peut-être ſurprenant que malgré cette circonſtance deſavantageuſe, des opérations d'une auſſi grande dépenſe que le ſont celles de la Sculpture, puiſſent avoir lieu aſſez ſouvent dans ce pays-là pour y employer pluſieurs Artiſtes.

Il y a néanmoins en Angleterre des Sculpteurs habiles, tant Anglois qu'étrangers. On voit pluſieurs monumens dans l'Egliſe de *Weſtminſter* & ailleurs, qui ne le ſeront pas moins des talens de ces Sculpteurs

Sculpteurs, que du mérite des perſonnes à la mémoire deſquelles ils ſont érigés. Un François tient un rang aſſez diſtingué entre les plus habiles pour faire douter de celui qu'on doit accorder à ſes confreres; il a décoré l'Egliſe dont nous venons de parler, de quelques grouppes pleins de talens à tous égards : un autre Sculpteur Flamand a placé, dans le même lieu, l'idole dramatique des Anglois, *Shakeſpear*, dont M. de Voltaire a fait un portrait ſi judicieuſement reſſemblant dans ſes Lettres Philoſophiques. Un autre Flamand auſſi a eu l'honneur d'être employé à la décoration du tombeau du grand Newton. Sous de ſi beaux auſpices, il auroit pû

ſe flatter, même ſans le ſecours de ſes talens, d'arriver avec honneur, à la poſtérité la plus éloignée. C'eſt lui que M. l'Abbé le *Blanc* nomme aſſez impropre-ment *un certain Rysbrack;* cette expreſſion de mépris deſigne un homme obſcur, qui mérite de l'être, & ne convient pas à un Artiſte reſpectable par ſes talens & par ſes mœurs. J'oſe aſſûrer cependant qu'aucun Académicien en France, ne rougiroit de ſe le voir aſſocier. Cet Auteur s'eſt trompé d'ailleurs, quand il a dit que le monument du Chevalier *Newton* avoit été érigé par les Anglois, ce qui ſignifieroit *le public ou la nation;* M. *Conduit*, qui avoit épouſé la nie-

ce de ce grand homme, fit ſeul tous les frais de ſon monument. Il faut dire que la Sculpture n'a pû être regardée juſqu'à préſent, en Angleterre, que comme un talent funéraire, elle n'a preſque ſervi qu'à décorer les tombeaux. Ce n'eſt que depuis peu d'années qu'on l'applique plus généralement.

Au reſte les monumens qui décorent l'Egliſe de *Weſtminſter*, ne ſont point érigés par la nation pour honorer la mémoire des perſonnes illuſtres, comme on l'a ſi pompeuſement débité dans les Lettres Philoſophiques. La fameuſe Actrice *Oldfield* y a été enterrée, par les ſoins & aux dépens de ſes amis, comme le reſte de

ceux dont on y voit les tombeaux. C'eſt une affaire de pur intérêt particulier, & non point une inſtitution nationale ; on s'adreſſe au chapitre, qui, pour la ſomme de vingt louis, accorde le privilege de creuſer un tombeau, & pour celle de quarante louis de plus, fournit une place convenable pour ériger un monument.

Le Parlement vient d'aſſigner douze mille livres pour en élever un dans cette Egliſe, en l'honneur d'un Capitaine de vaiſſeau qui, dans la derniere guerre, perdit glorieuſement la vie en combattant. Je crois qu'il eſt le premier à qui le Sénat Anglois ait décerné cet honneur Combien de gens ſe ſont ſigna-

lés, qui ne ſont point enterrés à *Weſtminſter!* Combien d'autres y ſont enterrés, qui ne ſont preſque connus que par là! Cette Egliſe ſeroit depuis long-tems remplie de mōnumens, ſi tous les Anglois qui en ont mérité y en avoient un.

Les Anglois poſſédoient du tems de Charles II un Sculpteur très-habile, *Gabriel Cibber*, pere du célébre Comédien de ce nom. Il étoit Allemand, & a travaillé en Angleterre avec beaucoup de réputation. Ce *Gabriel Cibber* que, ſelon M. l'Abbé *le Blanc*, les Anglois *regardent comme un ſecond Praxitele*, n'étoit point, ainſi qu'il le prétend, *un ignorant, qui ne méritoit pas ſeulement le*

nom de Sculpteur. Les bas reliefs qu'on voit de lui au piédestal du monument pourroient n'être pas bons ; mais comme on ne doit juger du mérite d'un Artiste que sur ce qu'il a fait de mieux, la réputation de celui-ci se trouvera assez glorieusement établie par deux belles figures de ronde-bosse couchées sur le fronton de la porte de l'hôpital des fous. Elles ont, dans un dégré éminent, toutes les parties qui peuvent faire admirer un ouvrage de Sculpture.

L'extrême dureté avec laquelle l'Auteur des *Lettres d'un François* traite les Artistes d'Angleterre, pourroit révolter & surprendre, même dans le cas où les Arts reconnoîtroient sa jurisdic-

tion. Quel n'auroit point été le malheur des Artiſtes Anglois, ſi quelque étude de deſſein, chez cet Auteur, avoit pû faire ſoupçonner d'un peu de juſtice la ſévérité de ſes jugemens !

Il eſt vrai que tous les reproches qu'il leur fait ne ſont pas également injuſtes ; il a raiſon, par exemple, de dire qu'ils travaillent pour de l'argent, bien qu'ils ayent oſé rire de cette judicieuſe obſervation, & qu'ils l'ayent traitée de lieu commun ſuranné. Ils ont même porté l'indocilité juſqu'à prétendre que le deſir de la gloire & du gain étoient deux motifs, non ſeulement très-compatibles, mais ordinairement unis & inſéparables, quand il s'agit de talens.

Ceux d'entre les Peintres Anglois, à qui cet Auteur a reproché de tourner tous leurs portraits *à droite ou à gauche*, n'ont pas été de si bonne humeur; ils ont demandé avec quelque impatience si leur censeur exigeoit donc qu'ils fussent sens dessus dessous, ou sens devant derriere; ils ont même voulu prouver qu'ils avoient peint quelquefois une tête de front, quoique ce fusse la moins pittoresque de toutes les positions naturelles. Mais ils parloient en gens piqués : nous qui ne le sommes plus, disons tranquillement que l'Auteur des *Lettres sur les Anglois*, exigeoit peut-être de ces airs penchés, de ces attitudes forcées, que les Pein-

tres essayent quelquefois par pétulence de talent, plûtôt que par raison. Mais il ne se souvenoit pas que le portrait étant une représentation immobile, elle sera toujours moins parfaite à mesure que son objet sera plus en mouvement. Une figure mouvante, ou dans une attitude forcée, ne donne que des positions instantanées, qui peuvent plaire dans le naturel, à cause de leur succession variée, mais qui, devenues fixées, & sur la toile, paroissent ridicules.

Il est impossible de faire choix, dans les objets animés, d'une attitude assez permanente pour qu'elle soit absolument analogue à l'immobilité de la Pein-

ture, mais la raiſon veut au moins qu'on choiſiſſe celle qui en approche davantage, quelque éloignée qu'elle en puiſſe être. Tout doit contribuer à la reſſemblance dans un portrait : or plus on choiſit dans la nature de circonſtances approchantes de celles où la Peinture eſt aſſujettie, plus on ſe trouve avoir raſſemblé de circonſtances illuſoires qui contribueront à la reſſemblance du portrait à ſon original, ou, ſi on peut le dire, de l'original à ſon portrait.

Une attitude forcée déplaît dans un portrait, dès qu'on le regarde beaucoup plus long-tems que cette attitude n'auroit pû durer dans la nature. Sa continua-

tion détruit alors, ſans qu'on y penſe, l'illuſion qu'on cherchoit à ſe faire, elle révèle trop groſſierement, & trop tôt, l'impoſture agréable de l'art, lors même qu'on tâchoit, avec plaiſir, de s'y prêter. Il ſeroit aiſé de donner pluſieurs exemples de l'abſurdité de l'introduction des attitudes inſtantanées dans le portrait.

Le ſourire, par exemple, ſeroit deſagréable dans la nature, s'il étoit perpétuel. Il dégénereroit en idiotiſme, en fadeur, en imbécillité. Le Peintre qui le perpétue en l'introduiſant dans un portrait, ſous prétexte de peindre une grace, aſſujettit ſon ouvrage au même défaut. Dans tout portrait, on ne peut trop le dire,

la reſſemblance eſt la perfection eſſentielle ; tout ce qui peut contribuer à l'affoiblir ou à la déguiſer eſt une abſurdité ; c'eſt pour cela que tout ornement introduit dans un portrait aux dépens de l'effet de la tête, eſt une inconſiſtance. C'eſt pour cela auſſi que tout attribut qui, ſous prétexte de faire tableau, égare nos idées, & nous fait manquer la reconnoiſſance, eſt une erreur, une foibleſſe, une défiance prématurée de pouvoir remplir ſuffiſamment la principale intention de l'ouvrage, la reſſemblance, & qui, en cherchant d'avance à en compenſer le défaut, le produit. En effet, peut-on aiſément reconnoître le por-

trait de ſa femme, ou de toute autre à qui on s'intéreſſe, dans l'image payenne d'une folle échappée de l'olympe, parcourant les airs ſur une nue, d'une Minerve en caſque, d'une Savoyarde? &c. Mais les perſonnes qui ſe font peindre aiment ces déguiſemens; elles ſe font maſquer, & ſont ſurpriſes de n'être pas reconnues.

De la Sculpture en bois.

La Sculpture en bois eſt aujourd'hui beaucoup plus parfaite & plus recherchée en Angleterre qu'elle ne l'étoit: mais ſoit que les Anglois n'ayent pas la bonne façon de la dorer, ou ſoit plutôt que l'or dont ils ſe ſervent ſoit mal préparé, leur dorure ſur bois, ainſi que celle de leur galon, eſt

très-inférieure à ce qui se fait ailleurs par la couleur & par la durée.

Des Etoffes de Soie.

Les Anglois ne sçauroient souffrir qu'on doute un moment de la supériorité de leurs manufactures d'étoffes de soie. Il faut convenir que la manœuvre en est excellente ; on ne peut leur contester ni le choix, ni l'abondance des matériaux, ni la perfection des teintures, mais tout cela ne regarde encore essentiellement que les étoffes unies, ou tout au plus rayées.

Mais, en parlant des desseins & des Peintures, si l'on peut le dire, dont elles sont décorées, on ne pourra pas, sur cet article,

leur accorder la même perfection. Quelques deſſinateurs de Lyon établis depuis peu d'années dans la fameuſe manufacture de Londres, fourniſſent à cette manufacture ce qu'elle a de meilleur. Une femme ſans art & ſans lumieres, guidée par un caprice ignorant, eſt depuis long-tems la principale ſource des deſſeins colorés qu'on y employe. On ne ſçait pas encore dans ce pays-là que tout l'art d'un Peintre, conſommé & exercé même dans cette partie, eſt à peine ſuffiſant quand il s'agit de donner des deſſeins où l'or, l'argent & les couleurs faſſent leur effet avec toute l'harmonie & l'éclat que ces ſortes de tableaux demandent.

Je faiſois un jour chez une Da-

me Angloiſe les obſervations que je viens de faire ici. Elles ne manquerent pas d'être reçues comme elles le ſeront encore, ſi jamais elles ſont lûes en Angleterre ; la garderobe de cette Dame étoit très-riche & très-variée. Je propoſai l'épreuve de la différence que je diſois exiſter entre les deſſeins d'étoffes angloiſes & celles d'un autre pays, & j'aſſûrai que je reconnoîtrois les unes & les autres d'auſſi loin que mes yeux me permettroient d'en diſtinguer les deſſeins & la diſtribution des couleurs. On fit étaler ſucceſſivement pluſieurs robes d'étoffes brochées, & je les devinai. Il eſt vrai que ſi l'on m'eût montré quelques copies, quoique peu exactes, je m'y ſerois

ſans doute trompé, mais cela n'arriva pas ; & il me fut très-aiſé de reconnoître les deſſeins anglois à leur défaut de goût & de compoſition, & à la diſtribution des couleurs mal nuancées, ſans oppoſition, ſans force, & ſans art, quoique très-belles en elles-mêmes.

Les étoffes brochées d'Angleterre fourniſſent un exemple bien marqué de l'excellence de l'ouvrier Anglois dans les ouvrages ſimples ou ſymmétriques, & du peu de talent qu'il a pour ce qui eſt plus compoſé, pour ce qui dépend davantage du goût & de l'ornement.

Le manufacturier Anglois d'étoffes brochées donne encore dans une autre erreur d'autant moins par-

donnable, que ce n'eſt point une erreur de goût, mais de commerce & d'intérêt. Il enrichit mal à propos de matiere une étoffe déja trop chere par la façon; il prodigue la ſoie dans des ouvrages qui ne ſont déja que trop lourds. Une étoffe de prix n'eſt pas faite pour durer davantage que la fraicheur des couleurs qui la décorent; elle eſt faite pour parer, & non pour l'uſage. Cette conſidération devroit avoir d'autant plus de force qu'une étoffe trop battue, trop lourde, ou trop ferme, habille toujours mal, ſans jeu, ſans plis, & ſans grace, & reſſemble davantage à un meuble qu'à une robe.

D'ailleurs la cherté d'une mar-

chandiſe en diminue naturellement le debit ; quelques perſonnes à qui il convient de ſe diſtinguer par la dépenſe, préféreront peut-être cette étoffe ; mais on ſçait que l'intérêt du manufacturier git davantage dans la grande & conſtante conſommation d'une marchandiſe ſur laquelle il fait un gain médiocre, que dans le prix exorbitant d'un article dont le débit eſt très-petit, mais ſur lequel ſon profit eſt plus conſidérable. C'eſt ſur la fabrique, & non ſur la matiere, qu'un manufacturier doit établir ſon gain, particulierement quand cette matiere eſt auſſi précieuſe que l'eſt la ſoie.

Des Toiles peintes.

Les Anglois font des efforts perpétuels pour arriver à la perfection dans la Peinture des toiles, ſoit pour ce qui regarde le deſſein, la beauté des couleurs, ou leur fixité ; le commerce conſidérable qu'ils en font, met beaucoup d'ardeur dans leurs recherches ſur cet article, ils n'épargnent rien pour obtenir des modeles deſſinés & peints par de bons Artiſtes ; auſſi n'eſt-il pas ſurprenant qu'ils ayent porté cet Art à une très-grande perfection.

De la Gravure en acier.

La monnoie n'eſt pas un établiſſement fort brillant en Angle-

terre, ſur-tout pour ce qui regarde le ſalaire de ceux qui ſont chargés de la graver ; trois perſonnes y ſont employées : la différence de leur rang n'eſt pas décidée par leur habileté, non plus que la différence de leurs penſions ; le premier en date eſt le premier en tout ce qui regarde les avantages de ces places ; s'il meurt, le ſecond lui ſuccède, & ainſi du ſecond à l'égard du troiſieme. De là il peut arriver que le mérite & la penſion ſoient en raiſon contraire. La penſion du premier eſt environ de ſept mille livres. M. *Daſſier*, dont le mérite ne dément aſſurément pas la célébrité que ſon pere a acquiſe à ce nom par le même talent, eſt un des

Graveurs de la monnoie d'Angleterre. Sa belle ſuite de médailles de quelques grands hommes de ce pays-là, faites d'après nature, & pluſieurs autres ouvrages, témoignent combien il eſt fait pour occuper les premieres places de ſon état.

De l'Imprimerie.

A l'Art d'exprimer & de communiquer nos idées les plus abſtraites à l'art d'écrire, on ne pouvoit rien ajouter de plus intéreſſant que celui de répéter cette écriture avec élégance, avec correction, & preſque à l'infini, par le moyen de l'Imprimerie.

Cet Art ſi utile parvint, peu de temps après ſa naiſſance, à

une très-grande perfection dans certains pays de l'Europe.

L'Angleterre n'eſt pas un de ceux où il ait été cultivé d'abord avec le plus de ſoin ; il n'eſt que depuis peu d'années au degré de perfection où il s'y trouve aujourd'hui. Mais la beauté des caracteres, le choix du papier, & toutes les circonſtances qui font une édition agréable, ne ſont pas les ſeules qui peuvent attirer à l'Imprimerie, en Angleterre, une attention particuliere. La liberté eſt entiere, & ne connoît point de cenſeurs, & ſon extrême licence y jouit preſque de l'impunité ; quelques blaſphêmes trop peu déguiſés ; quelques réflexions trop hazardées contre

le gouvernement ; quelques libelles diffamatoires, ſont les ſeules choſes qu'on ne lui permet pas toujours.

Les Anglois ſont extrêmement jaloux de la liberté de leurs preſſes ; c'eſt ainſi qu'ils s'expriment. Ils prétendent que le privilege de pouvoir tout imprimer ſans contrôle, & le droit de faire juger leurs procès civils ou criminels par douze petits particuliers pris par hazard (que leur ignorance & les préjugés, qui en ſont inſéparables, devroient plûtôt faire récuſer), ſont les deux principales baſes de leur liberté en général.

Une des particularités les plus remarquables que produit chez les

les Anglois le droit de tout imprimer, eſt cet eſſain de feuilles & de demi-feuilles volantes qu'on voit éclorre tous les matins, excepté le dimanche, & dont les tables de tous les caffés ſont couvertes. Vingt de ces papiers différens, ſous différens titres, paroiſſent chaque jour : quelques-uns contiennent un diſcours moral, ou philoſophique; la plûpart des autres préſentent des réflexions politiques, & ſouvent ſéditieuſes, ſur quelque affaire de parti. On y trouve les nouvelles de l'Europe, celles d'Angleterre, de Londres & du jour précédent. Leurs Auteurs prétendent être inſtruits des délibérations les plus ſecrettes du Conſeil, & ils les ren-

dent publiques. Si le feu a pris à une cheminée ou ailleurs ; s'il s'eſt commis un vol ou un meurtre ; ſi quelqu'un s'eſt tué d'ennui ou de deſeſpoir, le public en eſt informé le lendemain avec le plus grand détail. Après ces articles viennent les affiches de toute eſpece, & en très-grand nombre : outre celles des différens objets qu'on a envie de louer, de vendre ou d'acheter, il s'y en trouve d'amuſantes; on y voit celle d'un mari, dont la femme vient de s'enfuir; il déclare qu'il ne payera aucune des dettes qu'elle pourra contracter, & en effet cette précaution, ſuivant la coutume du pays, eſt néceſſaire pour l'en diſpenſer. Il me-

nace de toute la rigueur des loix ceux qui oſeront donner un aſyle à ſa femme. Quelqu'autre affiche le détail de ſa fortune, de ſon âge, de ſon état, & ajoute qu'il ſe propoſe d'épouſer telle femme qui ſe trouvera dans les circonſtances qu'il exige & qu'il décrit; il indique le lieu où il faudra s'adreſſer pour traiter & conclure. Il s'en trouve qui déſignent une femme qu'on a vûe au ſpectacle ou ailleurs, & qui annoncent la réſolution que quelqu'un a pris de l'épouſer. Si quelqu'un fait un rêve qui lui ſemble prédire qu'un certain numéro ſera heureux à la loterie, il le fait afficher, & propoſe un avantage à celui qui ſe trouvera en

poſſeſſion de ce numéro s'il veut s'en défaire.

Une foule de Médecins empiriques font auſſi afficher leurs médicamens différens. La plûpart des maladies, dont ils doivent opérer la guériſon, exigent ſouvent l'uſage de termes tecniques & des détails extrêmement indécens.

Il en coute trente-ſix ou quarante-huit ſols, pour faire inſérer les plus courtes affiches ; la moitié de ce qu'elles produiſent eſt dûe au Roi, ce qui, joint à l'impôt que l'Imprimeur eſt obligé de payer pour la marque qui doit être appliquée à chaque feuille, fait une ſomme très-conſidérable.

Au reſte les preſſes d'Angle-

terre, rendues célébres par tant de chef-d'œuvres d'eſprit & de ſcience, n'impriment preſque plus aujourd'hui que de miſérables & d'inſipides romans, des volumes rebutans, de lettres froides & ennuyeuſes, où la plus fade puérilité tient lieu d'eſprit & de génie, où une imagination échauffée s'exerce ſous le prétexte de former les mœurs.

Il eſt très-facheux qu'un genre d'écrire ſuſceptible de tant d'agrément & d'utilité, capable de produire les Gil-Blas & les Joſeph Andrews, ſoit ſi ſouvent avili, & que des perſonnes graves puiſſent ſe prévaloir de la curioſité des jeunes gens, pour leur inſpirer, par des ouvrages dange-

reux, le goût ridicule & pernicieux de l'intrigue & des aventures.

De la Gravure en maniere noire.

Ce talent eſt un peu tombé en Angleterre. *Smith*, qui vivoit du tems de *Kneller*, fit des portraits admirables dans cette maniere. Elle coute peu à celui qui la fait, & par conſéquent à celui qui l'achette; elle s'eſt preſque entierement conſacrée au portrait. Les Peintres de quelque réputation, & ceux qui n'en ont point, cherchent également à ſe célébrer par ſon moyen; ils font graver un ou pluſieurs de leurs portraits dans ce genre, ſous toutes ſortes de prétextes, mais le deſ-

ſein de s'afficher eſt leur véritable motif. Au reſte le Graveur fait tout ce qui ſe préſente, & ſon ouvrage affiche auſſi ſouvent l'ignorance que les talens. Cet ouvrage eſt d'ailleurs ſi incorrect aujourd'hui, que les mauvais Peintres y trouvent une belle occaſion de mettre ſur le compte des Graveurs leur propre défaut d'habileté. Mais le nom du Peintre eſt au bas de la planche, il le lit avec complaiſance en parcourant l'étalage des marchands d'eſtampes; c'eſt un témoignage public de ſon exiſtence, d'ailleurs peut-être obſcure; il n'en demandoit pas davantage.

De la Ciſelure.

Le grand commerce de bijouterie que font les Anglois dans toutes les parties du monde, excepté en France, n'a pas produit le nombre d'habiles Ciſeleurs qu'on auroit pû en attendre. Mais il eſt naturel qu'un Art ſoit traité différemment pour le compte du particulier, ou pour celui du marchand. Le particulier ne conſulte que le goût, qui lui fait ſouhaiter le parfait, & dans l'eſpérance de ſe le procurer, il craint de trop limiter le ſalaire de l'Artiſte; les occaſions de l'employer ſont pour lui peu fréquentes; ce ſeroit de ſa part une économie mal entendue, de n'exiger que

du médiocre, parce qu'une ſomme peu conſidérable en eſt le prix.

Le marchand, qui emploie un Artiſte dans une vûe de profit, le fait ſur un pied différent. Il n'exige un certain degré de perfection qu'autant qu'il ſçait qu'il eſt néceſſaire au ſuccès & à la réputation de ſon commerce. Dès que celui qu'il emploie a mis aſſez de talent dans ſon ouvrage pour le rendre vendable, chaque pas au-delà eſt en pure perte, & devient pour lui une ſuperfluité ruineuſe; il arrête alors la main de l'Artiſte, & en même tems le progrès de l'art. Mais il a dû le faire, lui, dont le motif n'eſt pas de jouir des produc-

tions de cet Art, mais de les faire ſervir à ſon gain. L'Artiſte, dont il n'exige que de la médiocrité, peut-il ſe plaindre ? il a lui-même une bonne raiſon de ne lui pas accorder la perfection quand il le pourroit, & ces raiſons partent du même principe. La Ciſelure n'étant donc recherchée que d'un petit nombre de particuliers, & ne pouvant avoir des occaſions bien fréquentes d'atteindre à quelque perfection en s'exerçant pour le commerce, on pourra conclure que le nombre de Ciſeleurs habiles n'eſt pas conſidérable en Angleterre ; cette concluſion eſt juſtifiée par le fait. Je n'y connois qu'un Artiſte dans ce genre, dont les talens méri-

tent véritablement l'attention des amateurs & les ſuffrages des Artiſtes. M. *Moſar* jouit avec honneur de l'un & de l'autre depuis pluſieurs années.

Le goût qu'on appelle *baroque*, ou *de contraſte*; ce goût ridicule & bizarre, quand il eſt appliqué à des objets qui ſeroient ſuſceptibles de ſymmétrie, s'eſt répandu juſqu'en Angleterre, où il enfante tous les jours, comme ailleurs, quelque monſtre nouveau. Ce goût, que les génies médiocres adoptent ſans ſentiment, & qu'ils appliquent en aveugles, ne pouvoit être rendu ſupportable que par les talens ſupérieurs du célébre artiſte qui en fut l'inventeur; les traits de ſon

imagination, toujours riche & ſçavante, avec le ſecours de la nouveauté, firent ſouvent admirer des compoſitions hardies & inconſiſtantes, mais qui ne peuvent être imitées par de moins habiles que lui, ſans révolter la raiſon.

Des Graveurs en pierre.

Il y a eu, & il y a encore en Angleterre, des Artiſtes habiles en ce genre; l'extrême perfection de la plûpart des pierres gravées antiques qui ſont parvenues juſqu'à nous, rendra toujours très-difficile le deſſein de les égaler. Ce talent a dû être moins ingrat pour les Artiſtes anciens qu'il ne l'eſt pour les modernes. Ses pro-

ductions tenoient ſans doute à la religion par quelque endroit, ce qui, en les faiſant rechercher davantage, contribuoit à les rendre plus parfaites.

De l'Orfévrerie.

Il y a peu de vaiſſelle plate en Angleterre, à proportion de la richeſſe apparente des Anglois : auſſi le nombre d'Orfevres en état de fournir des morceaux un peu remarquables dans ce genre y eſt-il bien petit. Peu de tables dans ce pays ſont ſervies en argent. Soit que la richeſſe y conſiſte principalement en crédit ou en papiers, ſoit qu'étant mieux inſtruits que les autres nations de ce que produit ce métal dans le

commerce, les Anglois aiment mieux le faire valoir de cette façon, que d'en perdre le produit en l'employant en trop grande quantité à la décoration de leurs tables. C'eſt peut-être auſſi pour cette raiſon qu'un bijou trop chargé de métal eſt rejetté en Angleterre.

L'oſtentation ridicule avec laquelle on y étale aſſez généralement quelque peu de vaiſſelle inutile ſur un buffet pendant le repas, eſt une marque de ſa rareté parmi les gens même d'un état conſidérable. Le ſoin extrême que l'on prend d'en conſerver le mat & le poli qu'elle a apporté de chez l'Orfevre, en ſeroit peut-être une autre marque,

ſi l'on ne pouvoit également attribuer ce ſoin à l'élégante propreté qui regne chez les Anglois. Mais il faut dire que ſi leurs tables ne ſont décorées que de quelques morceaux de vaiſſelle indiſpenſables, on ne les y voit point auſſi mêlés avec cette terre ignoble, connue ſous le nom de fayence. La porcelaine de la Chine, ſcrupuleuſement aſſortie, & plus ou moins belle, ſuivant le goût & les moyens du maître, tient ſouvent lieu d'un ſervice plus riche; la fineſſe, la blancheur, & l'extrême propreté du linge achevent le faſte agréable de cette décoration.

De la Jouaillerie & de la Bijouterie.

La nature a inſpiré à chaque individu un amour, une ſatisfaction de lui même, qui lui fait chercher perpétuellement les moyens de ſe conſerver, aux dépens même de tout ce qui l'environne, comme voyant en lui ce qu'il y a pour lui de plus eſſentiel & de plus intéreſſant dans toute la nature. Mais le cas que chacun fait de ſon exiſtence ne ſe borne pas au ſoin de la conſerver. Le premier ſoin des hommes eſt de ſe nourrir, le ſecond eſt de paroître avec diſtinction; il eſt même un âge, des tempérammens, & des nations chez qui

le ſecond de ces ſoins devient ſouvent le premier. Le plaiſir d'être paré devance de fort loin les autres paſſions ; c'eſt la premiere des enfans, c'eſt la derniere des hommes. On voudroit être l'objet de l'attention des autres, comme on l'eſt de la ſienne propre ; on employe toutes ſortes de moyens pour le devenir ; on ſe couvre de petites lames d'or & d'argent ; le brillant & la richeſſe de ces métaux ſont également propres à ſe faire remarquer & à produire la conſidération, tout eſt bon qui peut attirer quelque petit hommage à notre cher individu, quand même il ſeroit extorqué. L'éclat & le prix des bijoux eſt un des moyens le plus

sûr d'ajouter quelque chose à l'importance de notre être ; ils nous annoncent au moins de fort loin, on diroit qu'ils étendent les limites locales de notre existence. Il n'est pas surprenant que toutes les nations en ayent admis l'étalage.

Celui du diamant est mieux reçu en Angleterre que celui des pierres de couleurs ; il est plus riche, moins bigarré, il pare d'une façon moins équivoque.

Les Bijoutiers anglois sont fort habiles, mais ils n'auroient pas des occasions fréquentes d'exercer leurs talens dans des morceaux extrêmement considérables, sur-tout en couleurs, s'ils ne travailloient que pour leur pays.

Des Ouvrages d'acier.

Il paroîtra peut-être inutile de faire un article des ouvrages d'acier poli, dont la réputation eſt également établie & méritée. Il ſera moins hors de propos de remarquer à leur ſujet, qu'ils doivent leur naiſſance & leur progrès, à l'abſence des privileges excluſifs de communautés. Ces privileges n'exiſtent pas dans les lieux de leur fabrique. L'immenſité des manufactures, non ſeulement d'ouvrages d'acier, mais de ceux d'émail & de cent autres différens objets, qui ſe ſont établies dans ces lieux privilégiés, en admettant un grand nombre d'ouvriers de différens âges & de

différens degrés de talens, fait que les diverſes opérations peuvent être diſtribuées avec économie à des mains dont l'âge, la force, ou l'habileté ſe trouvent proportionnés à ce qu'exige leur tâche, comme leur ſalaire eſt proportionné à ces autres circonſtances.

Cette tâche eſt toujours la répétition de quelque opération très-courte, afin que l'ouvrier, n'ayant point à changer d'outils, travaille plus vîte, & avec plus de perfection, à force de s'exercer à la même manœuvre. Cette économie réduit le prix de ces jolis ouvrages à ſi peu de choſe, pour qui les achete de la premiere main, qu'on eſt étonné de

ſa diſproportion avec leur propreté & leur ſolidité.

De la Porcelaine.

Il y a peu de nations en Europe, on pourroit même dire peu de grandes villes, qui n'ait une, ou pluſieurs manufactures de porcelaine. Il eſt ſurprenant qu'aucune n'ait encore oſé travailler pour l'uſage commun: c'eſt que toutes les porcelaines qu'elles fabriquent ſont trop fragiles & trop vitreuſes, & que ne pouvant les faire bonnes, on les fait ſi belles & ſi diſpendieuſes, qu'elles ne ſervent preſque qu'à orner les appartemens.

Toutes les porcelaines ne ſont qu'une vitrification imparfaite

d'un mêlange de pluſieurs ſubſtances qui, expoſées à un degré de feu plus violent que celui qu'elles eſſuient, donneroient un verre effectif. Ces ſubſtances ſont différentes & varient en doſes, ſuivant l'idée de celui qui les travaille ; le caillou, devenu blanc par la calcination, eſt de ces ſubſtances la plus généralement employée ; la chaux d'étain, dont l'opacité ſe ſoutient long-tems dans le verre en fuſion, y entre auſſi quelquefois. Il n'y a point de ſubſtances connues fixes, opaques & blanches, dont on n'ait eſſayé l'effet dans la compoſition de la porcelaine ; on y mêle du verre ou des matieres vitrifiantes, pour les lier enſem-

ble, pour leur donner la ſolidité.

On trouve aux environs de Londres trois ou quatre manufactures de porcelaine, celle de Chelſea eſt la plus conſidérable; un riche particulier en ſoutient la dépenſe; un habile Artiſte françois fournit ou dirige les modeles de tout ce qui s'y fabrique.

Il s'eſt établi depuis peu une autre manufacture de porcelaine dans le voiſinage de celle-ci, dont quelques ouvrages ſont peints en camayeux, par une eſpece d'impreſſion. Ayant autrefois imaginé une pareille façon de peindre la porcelaine, j'en fis pluſieurs expériences; je ne prétends pas toutefois que ce que j'en dirai ici ſoit exactement ce qui ſe prati-

tique dans cette manufacture.

On fait graver ſur une planche de cuivre le ſujet qu'on veut imprimer; il faut que la taille de cette gravure ſoit aſſez ouverte pour contenir une quantité ſuffiſante d'une ſubſtance appropriée à l'opération. On charge la planche de cette ſubſtance qui doit être la chaux de quelques métaux, mêlée d'une petite quantité d'un verre adapté. On en fait une impreſſion ſur du papier, que l'on applique enſuite par le côté imprimé, ſur l'endroit de la porcelaine qu'on veut peindre, après l'avoir frotté d'une huile de térébenthine épaiſſie; on enleve enſuite proprement le papier, & l'on met l'ouvrage au feu.

Cette

Cette façon de peindre ou d'imprimer la porcelaine pourroit admettre l'uſage de plus d'une couleur, ſans ſe borner au camayeu. Au reſte on voit aſſez ſes avantages; un ſujet une fois deſſiné & gravé devient non ſeulement une économie conſidérable pour la manufacture, par la répétition de ſes applications; mais quand le deſſein eſt bon, comme il eſt aiſé de s'en procurer qui le ſoient, il augmente l'élégance & le prix du vaiſſeau.

De l'Architecture.

Les Anglois n'ont point d'Architecture nationale, pour ce qui regarde la décoration des grands édifices. Ils prennent, comme les

autres nations, leurs modeles en Italie & dans l'antiquité.

L'Egliſe de S. Paul, un des plus grands édifices de l'Europe, eſt, comme la plûpart des grands édifices modernes, une compilation des plus belles parties de l'Architecture ancienne. Le portique de S. Martin-des-Champs, à Londres, eſt celui d'un ancien temple grec ſans changement. L'Architecte a fait voir, par ce choix, l'élégance de ſon goût, & la ſolidité de ſon jugement.

La Bourſe de Londres eſt un bel édifice bien approprié à ſon uſage; autour de la cour, où s'aſſemblent les négocians une fois par jour, regne un rang de niches deſtinées à placer les ſta-

tues des Rois d'Angleterre après leur mort. Il y a auſſi de pareilles niches dans l'extérieur du bâtiment.

Celui qui bâtit pour le particulier n'a ni l'occaſion d'introduire les grandes parties de l'Architecture, ni même celle de ſuivre toujours ſon goût ; chacun veut être ſon propre architecte en Angleterre, encore plus qu'ailleurs. On y eſt peut-être plus indépendant de la mode ſur cet article que dans d'autres pays ; chacun y donne des raiſons pour juſtifier des goûts oppoſés. Celui qui met toute ſa façade en grandes croiſées, prétend qu'il y a beaucoup de jours ſombres en Angleterre, (ce qui, pour le dire

en paſſant, n'eſt qu'un préjugé relativement aux climats voiſins). Celui, au contraire, qui n'admet qu'un petit nombre de petites croiſées, dit qu'elles défendent de la chaleur en été, & qu'elles la conſervent en hiver. Cette variété de goûts dans les façades des maiſons modernes un peu conſidérables, fait un effet amuſant; ce n'eſt pas qu'il n'y ait en Angleterre un grand nombre de maiſons dans un ſage milieu, & qui ſont bâties & ornées ſuivant les plus ſaines regles de l'art: tels ſont la plûpart des châteaux dont les campagnes d'Angleterre ſont décorées aux dépens de Londres.

Les maiſons deſtinées aux petits particuliers n'étant pas ſuſcep-

tibles d'ornement, ont un mérite plus analogue à leur deſtination : elles ſont extrêmement commodes dans leur petiteſſe ; les trois quarts de ces maiſons à Londres ſont bâties ſur le même plan. L'eſcalier eſt dans le milieu de l'emplacement, & n'eſt pas plus expoſé aux attaques des ſaiſons que les appartemens : la cour eſt preſque toujours derriere la maiſon. Ailleurs les appartemens commencent à la porte de l'antichambre ; en Angleterre ils commencent à la porte de la rue. Les gens un peu aiſés, & preſque tout le monde ſe pique de l'être dans cette grande ville, occupent toujours en entier une de ces petites maiſons, ce qui fait que n'ayant rien

de commun avec d'autres locataires, ils jouiſſent ſans obſtacles de la plus grande propreté. Une porte à ſimple battant, où l'on arrive par deux ou trois marches, eſt la principale entrée de la maiſon. Les remiſes & les écuries ſont ailleurs. On n'y connoît pas la prétention des portes cocheres inutiles. On n'a jamais penſé à placer contre un mur une de ces portes ſimulées, pendant que la porte réelle eſt priſe humblement dans un paneau de ce maſque, & n'eſt ſouvent qu'un miſérable trou qui mène dans une allée affreuſe, où regnent toutes les horreurs de l'obſcurité & de l'ordure.

Dans preſque toutes les maiſons Angloiſes, chaque piece,

ainſi que l'eſcalier, eſt boiſée & peinte; ce n'eſt que depuis quelques années que s'eſt introduit chez les gens étoffés l'uſage de tendre les ſalles de compagnie & les chambres à lits. Cet uſage eſt encore devenu plus général depuis la facilité qu'il y a d'acquérir des tentures à un prix très-modique; ces tentures nouvelles ſont du papier teint & verni, ſur lequel on applique des tontures de draps en différens deſſeins, à l'imitation du velours d'Utrecht, mais d'un effet plus brillant & plus leger.

Il ne faut pas mettre ſur le compte des Architectes anglois les abſurdités d'un édifice public dont on a déparé la ville de Lon-

dres depuis quelques années. C'eſt une maiſon très-conſidérable dont cette ville a fait la dépenſe ; elle doit être habitée par ſon Maire pendant le tems de ſa charge, qui dure un an. Les prérogatives de cette charge & ſa dignité, qui donne à celui qui en eſt revêtu le titre de *Lord* ou Seigneur, méritoit cette attention de la part de la ville ; mais en voyant cet édifice qui, par bonheur, malgré ſon volume eſt aſſez caché, on ne diroit pas qu'il y eut d'excellens Architectes chez les Anglois. Rien n'eſt ſi ridicule que cet édifice dans preſque toutes ſes parties. L'Architecte de ce bâtiment eſt, à ce qu'on prétend, celui que la ville emploie

communément. Le Conſeil de la ville de Londres, à qui il appartient de décider ſur ce qui regarde ces ſortes d'entrepriſes, n'eſt compoſé que de commerçans; leur choix dans cette occaſion eſt une nouvelle preuve du peu d'analogie qui ſe trouve entre l'eſprit de commerce & le goût des Arts.

Le pont de Weſtminſter eſt un des plus conſidérables édifices qui ait été exécuté depuis pluſieurs ſiecles. Sa conſtruction ſe trouvoit ſujette à de grandes difficultés à cauſe des marées, qui ſont très-fortes dans cet endroit de la Tamiſe; mais par des méthodes nouvelles, & un travail aſſidu d'environ douze ans, que la nuit même n'a pas toujours interrom-

pu, il a été heureuſement achevé ſans batardeaux, ſans détourner la riviere, ſans embarraſſer la navigation un ſeul inſtant, ſans même qu'il en ait couté la vie à un ſeul homme.

Un ouvrage de cette importance, terminé avec tant de ſuccès, auroit dû faire la fortune de l'Architecte. Mais en vain il a rempli ſa grande tâche avec l'approbation univerſelle, & avec un deſintéreſſement peu commun; il a été réformé. Il eſt vrai que ſon congé fut ſuivi d'une gratification de quarante-ſix mille livres, à peu près comme celle que les Etats de Bretagne ont accordée au Sculpteur qui vient de décorer, à leurs dépens, la

ville de Rennes de la ſtatue du Roi. Mais on ne fait qu'un pont de l'importance de celui de Weſtminſter en ſa vie ; il auroit dû procurer un état à celui qui l'a fait. Cet Architecte eſt étranger. Il faut remarquer qu'on éprouve toute ſa vie en Angleterre le deſagrément de l'être.

Les appartemens à Londres, ceux même des grandes maiſons, ne ſont point ſcrupuleuſement diſtribués en antichambre premiere ou ſeconde, ſalle de compagnie ou ſallon, cabinet, &c. Preſque toutes les maiſons, excepté les plus conſidérables, ſont compoſées ſur chaque plain-pied de deux chambres, & d'un très-petit cabinet. Celles qui ont un

plus grand nombre de pieces de plain-pied, fourniſſent des ſalles d'étude, comme les Anglois les nomment; elles ſont décorées de livres : des ſalles de toilettes d'homme & de femme, outre le ſallon, qui eſt toujours la plus conſidérable piece du premier étage. Les maiſons de Londres, en général, n'occupent qu'un très-petit emplacement; mais ceux qui les habitent, jouiſſent plus ou moins de tous leurs étages. On pourroit dire que leurs appartemens ſont diſtribués verticalement, comme ils le ſont horizontalement ailleurs.

Les offices ſont au-deſſous du niveau de la rue, la ſalle à manger eſt toujours au rez de chauſ-

ſée ; ce n'eſt pas la moins commode de la maiſon, ni la moins propre qu'on choiſit en Angleterre pour cette opération intéreſſante. Là eſt auſſi le veſtibule, il mène à l'eſcalier, il ſert d'antichambre, & fait le ſejour ordinaire des laquais & du portier ; c'eſt là où, en ſortant de manger avec le maître, on ne manque jamais de trouver la troupe formidable des domeſtiques rangés en haie, & placés ſuivant leur grade, prêts à recevoir, on pourroit dire exiger, la contribution de chaque convive. Uſage meſquin, également chéri du domeſtique & déteſté du maître, également infâme & inacceſſible à la moindre réforme ; uſage au

moins très-incommode, quand ce ne ſeroit que par l'attention qu'il exige. Cet uſage toutefois ne prouve rien au deſavantage des Anglois, il témoigne ſeulement qu'ils mangeoient autrefois très-rarement enſemble chez eux, comme ils le font encore aujourd'hui, & qu'un eſprit d'indépendance leur ſuggéroit de prendre à la porte la précaution de diminuer l'obligation qu'ils s'imaginoient avoir contractée dans la ſalle à manger.

Toutes les pieces, l'eſcalier, les cuiſines même ſont boiſées. Si les Anglois n'ont pas communément l'art d'enrichir leurs boiſeries & leurs meubles de beaucoup de ſculpture, ſouvent dépla-

cée, & toujours déteſtable quand elle eſt trop imparfaite, ils ont au moins celui de remplir la premiere intention de ces ſortes d'ouvrages, qui eſt d'être joints avec beaucoup de juſteſſe & de propreté. Il n'y a rien de ſi deſagréable qu'un ouvrage où la partie eſſentielle eſt négligée, pendant que l'acceſſoire y eſt traitée avec art. Les yeux un peu délicats n'ont pas ce deſagrément en Angleterre. On y voit rarement un meuble contourné mal à propos par prétention à l'élégance, pendant que s'il eût été droit, il auroit été plus approprié à ſa deſtination. Tout ce qui regarde le meuble eſt extrêmement achevé; il faut avouer auſſi qu'un meu-

ble très-uni ne seroit pas supportable s'il n'étoit fait avec toute la propreté dont il est susceptible : cette perfection peut réparer seule le défaut d'ornement. Les Anglois ont une adresse & une activité très-remarquable dans tout ce qu'on appelle main-d'œuvre. Ils se piquent sur-tout de perfection dans les opérations où la raison, la regle ou le compas, pourroit leur faire quelque reproche. Il faut toutefois convenir que, malgré son extrême propreté, le meuble anglois a toujours l'air triste aux yeux de ceux qui n'y sont pas accoutumés.

M. Gravelot, pendant le séjour qu'il a fait à Londres, a

beaucoup contribué à inſpirer le goût des formes à pluſieurs ouvriers anglois en tout genre. Son génie facile & fécond étoit, pour les plus habiles d'entr'eux, une reſſource qu'ils ne négligeoient pas. Ils ont appris de lui à connoître l'importance du deſſein, & en attendant qu'ils le poſſedent, ils ſe ſervent ſouvent depuis de quelqu'autre Artiſte capable de les diriger.

De la Déclamation.

La langue Angloiſe eſt très-énergique; un homme d'eſprit y trouve des reſſources infinies pour l'agrément, la briéveté, la clarté, la force & la variété des expreſſions; mais ſon abondance la

rend insupportable dans la bouche d'un pédant, & il s'en faut peu que cette langue, si facile & si agréable, ne soit celle du pédantisme. Elle est très-propre au style déclamatoire, par l'extrême variété de ses constructions, l'abondance de ses mots, & les figures hardies qui lui sont permises : les Anglois ne déclament ni dans la chaire, ni au barreau. Ils déclament dans le sénat & au théatre.

Le Prédicateur monte en chaire, il s'y place avec décence & dignité, &, sans trop d'affectation, il prend son texte, & tire un cahier qui contient de quoi lire lentement environ vingt-cinq minutes : il lit de suite, sans

action, tout ce qu'il a à dire à ſon auditoire. Son petit diſcours eſt preſque toujours moral, rarement dogmatique. Ses motifs ſont plus ſouvent tirés de la nature des choſes, que de la crainte des peines ou de l'eſpoir des récompenſes.

L'Avocat au barreau, dans les occaſions ordinaires, parle tout uniment, & même avec beaucoup trop de négligence & d'incorrection, ſe répétant, & ramenant la particule *&* à chaque phraſe. C'eſt un ſtyle dont il fait uſage pendant qu'il eſt encore de ſang-froid ; c'eſt une eſpece d'affectation niaiſe qui eſt reçue, mais qu'il quitte bientôt ſi la cauſe l'exige, pour prendre un

ton plus rapide, plus intéreſſant, noble, ſans figure, & ſans art apparent, & d'autant plus ſéduiſant, qu'il annonce moins l'intention de ſéduire.

Dans le Sénat, les Membres de cet auguſte Corps développent plus ou moins, ſuivant le ſujet de leurs débats, une éloquence & des talens qui peuvent bien exiſter dans d'autres pays, mais qui ne ſont auſſi généralement néceſſaires qu'en Angleterre. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un Anglois qui ſe trouve quelques diſpoſitions à parler en public, ne ſoit tenté de les cultiver, ſi ſon état lui permet d'eſpérer qu'il en pourra quelque jour faire uſage en Parlement. Il eſt bien fla-

teur de ſe faire écouter d'un auditoire compoſé de ce qu'il y a de plus conſidérable dans ſa nation. Il eſt bien glorieux d'obtenir les applaudiſſemens de ſon parti, & d'arracher quelquefois des ſuffrages au parti oppoſé. Je dis quelquefois, car il arrive rarement que les diſcours les plus éloquens ayent d'autre effet que celui de faire admirer les talens de l'Orateur qui les prononce; chaque Sénateur avoit déja pris ſon parti avant que d'aſſiſter à ces diſcours. On ſçait néanmoins que l'amour de la patrie anime ſeul leur éloquence, ils ne perdent jamais de vûe ce noble principe, ils ne s'en écartent jamais dans leurs diſcours, ni dans leurs ac-

tions. Le peuple Anglois, le monde entier, connoît leur desintéressement & leur zele; il est vrai que cet auguste Sénat est en apparence composé de deux partis, qui se reprochent mutuellement de défendre mal la liberté. Mais ce sont dans le fond tous citoyens qui cherchent également le bien de leur patrie, & qui ne different que sur les moyens de le procurer. Le même motif les anime, l'homme dispute, le citoyen est d'accord.

De la Déclamation du théatre.

Le goût se forme sur l'habitude. Nous ne goutons peut-être certaines choses dans tous les âges que parce qu'elles ont fait

les plaiſirs de notre jeuneſſe, nos premiers plaiſirs.

Un étranger ne ſçauroit donc juger de l'effet que produit ſur un Anglois la déclamation de ſon théatre. Il y auroit beaucoup d'abſurdité à lui diſputer le plaiſir dont il y jouit.

Mais s'il ne s'agit que de décrire cette déclamation, un étranger eſt ſeul en état de s'en acquitter avec impartialité.

Les grands Acteurs n'ont que peu de part à ce que je vais dire. Plus un homme a d'habileté dans ſon talent, plus il y met de naturel, & les principes naturels étant plus uniformes que les goûts nationaux, il arrivera toujours que les habiles gens des

différentes nations auront opéré avec plus de reſſemblance dans les mêmes choſes ; le célébre M. Garic ne prend de leçons que de la nature. Après cette explication, qu'on me permette de dire que la déclamation du théatre Anglois eſt ampoulée, pleine d'affectation, & perpétuellement pompeuſe. Entr'autres ſingularités, elle admet fréquemment une eſpece d'exclamation douloureuſe, un certain port de voix ſoutenu, ſi lugubre & ſi affligeant, qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir l'eſprit noirci.

L'action du comédien, toujours uniforme, & ſans variété, eſt encore moins appropriée à ſon diſcours que ſa voix.

Il

Il me paroît qu'ils réuſſiſſent infiniment mieux dans le comique, ils ont dans ce genre des rolles d'une vérité à faire illuſion. Les premiers rolles comiques ſont toujours plus mal joués à meſure qu'ils exigent plus de dignité.

Au reſte les ſpectacles de Londres ſont extrêmement brillans. Les théatres, car il y en a deux de comédie angloiſe dans le même quartier, ſont vaſtes, bien décorés & mieux illuminés encore; les Muſiciens y ſont en grand nombre & très-bien choiſis.

Le détail de la police des ſpectacles eſt abandonné au parterre qui s'en acquitte admirablement bien. Ses opérations dans cet office, quoique ſouvent un peu

vives, ne ſont pas les ſcenes les moins amuſantes que l'on voie au théatre. Ce cenſeur ſevere de toutes les parties de cet amuſement, ne ſouffre ſur-tout point d'entr'actes d'une longueur indécente, ni ſans beaucoup de bonne muſique. Le parterre anglois ne ſçait ce que c'eſt que de payer & d'attendre, & quoique le ſpectacle dure quelquefois plus de quatre heures, la ſcene eſt preſque continuellement occupée. On n'y connoît point la léſine d'une mauvaiſe illumination, ſous le prétexte de faire valoir un petit théatre aſſez mal décoré. Les perſonnes qui y vont pour voir & être vûes, en trouvent une belle occaſion. Il n'y a aucune

place ſur le théatre pour le ſpectateur. Les acteurs ont eu l'indiſcrétion de le deſtiner tout entier à leur jeu.

De la Muſique.

La Muſique Italienne eſt celle qu'on aime en Angleterre. Elle y eſt en quelque façon naturaliſée depuis long-tems, & les compoſiteurs Anglois l'ayant inſenſiblement accommodée à leur accent & à leur goût, en ont fait une eſpece de muſique un peu différente de celle d'Italie, mais qui eſt regardée comme la muſique de leur pays. Les Anglois n'avoient point auparavant de muſique nationale ; ce qu'il reſte de leurs plus anciens vaudevilles,

eſt un chant lugubre. Cette eſpece de poëme étoit conſacrée, chez toutes les nations, dans les tems de barbarie, à l'hiſtoire des événemens tragiques ; on ne chantoit que pour s'affliger.

Les compoſiteurs Anglois travaillent avec beaucoup de goût & de ſuccès pour les théatres, ſans être regardés en général comme de très-ſçavans compoſiteurs. Ce n'eſt pas qu'il n'ayent eu & qu'ils n'ayent encore parmi eux quelques Auteurs de réputation dans ce genre.

Quand les Anglois veulent un opéra, ils en vont chercher la plûpart des inſtrumens & toutes les voix en Italie, & quelquefois les compoſitions, quand

Hendell, ce Muſicien célébre, ne leur en fournit pas. Ce grand Artiſte eſt Allemand, il a joint, avec un goût infini, ce que la muſique Italienne dicte de plus parfait, à l'harmonie ſoutenue & ſéduiſante, qui eſt naturelle à ſa nation.

Les Anglois ont l'oreille fort juſte; on eſt ſurpris, en arrivant de Paris à Londres, d'entendre dans les rues ces gens même, dont le métier eſt de vendre des vaudevilles, mettre quelque mélodie dans leur chant. Les Anglois aiment préférablement les compoſitions tendres, pathétiques ou languiſſantes; ils aiment moins celles qui ſont plus legeres, & qui expriment plus de

gaieté. Les Angloiſes ont la voix douce & flexible, chantent très-agréablement & fort juſte.

Le chant anglois n'admet ni les efforts éclatans de goſier, ni les cris perçans, ni la fauſſe intonation, ni les cadences dures, encore moins les grands ports de voix.

On trouve à Londres, pendant l'hiver, pluſieurs concerts très-complets, entretenus ordinairement par ſouſcription. Il s'en trouve de même pluſieurs autres en été aux environs de cette grande ville, & ſur un pied très-ſingulier, dont il ſeroit difficile de donner une juſte idée.

Imaginez d'abord, au milieu d'un aſſez grand jardin, une ſalle

iſolée, formant un polygone de quarante-huit côtés en dedans & en dehors. Son diametre, ſi on peut l'appeller ainſi, eſt d'environ vingt-ſept toiſes extérieurement, & celui de l'intérieur, d'un peu plus de vingt. Cette belle ſalle eſt de bois peint & de platre, d'un ouvrage exquis dans ſon genre; ſa hauteur en dedans eſt à peu près de huit toiſes. Son intérieur eſt décoré de trois Ordres, le Ruſtique, le Toſcan & le Dorique, pour éviter la dépenſe des ſculptures: dans l'intervalle des colonnes qui font le tour de cette ſalle, ſont placées deux eſpeces de loges ouvertes l'une ſur l'autre; celle d'en-bas eſt preſque de niveau au plancher;

on arrive à celle d'en haut par un corridor ; dans chacune de ces loges eſt placée, à demeure, une table de huit ou dix couverts ; il y a ſur toutes ces tables une nappe très-fine & très-blanche. Des domeſtiques proprement vêtus & fort actifs, ont chacun dans leur département le ſervice de quatre ou cinq de ces loges de plain-pied, leſquelles portent le même numéro ; le domeſtique qui les ſert, le porte auſſi en gros caractere à ſa boutonniere. Quand on ſe place dans une de ces loges, on en regarde le numéro, & on le prononce un peu haut ; le domeſtique, à qui elle eſt aſſignée, répond ; c'eſt ſon nom pour ce jour-là. Ce qu'on de-

mande eſt alors ſervi avec une promptitude qu'on ne voit qu'en Angleterre. Mais tout cela n'eſt qu'acceſſoire, le concert eſt l'eſſentiel.

Dès que la belle ſaiſon commence, ce qui arrive ordinairement au mois de Mars; on affiche pour le matin le déjeuner & le concert dans cette ſalle. Tout le monde y court; les perſonnes oiſives y vont, celles qui ont des affaires les quittent pour y aller. Tous les états s'y raſſemblent en deshabillé. On donne en entrant quarante-huit ſols, & moyennant cette ſomme une fois payée, on eſt ſervi en thé, en caffé & en chocolat, auſſi abondamment qu'on l'exige. On peut quitter ſa

table, se promener, s'approcher de l'orchestre, & revenir à sa place, on y trouve tout dans le même état où l'on l'avoit laissé. Le mêlange de sexe, d'états, d'âges, de rang, & de profession, ne produit aucun desordre. Cet amusement continue jusqu'à deux heures après midi, chacun alors regagne sa voiture, ou reprend à pied le chemin de Londres, qui n'est que d'un mille tout au plus.

On dit que malgré le goût que les Anglois ont pour la Musique, elle n'est toutefois dans cette occasion qu'un prétexte, & que de tous les sens, l'ouie est celui qu'on cherche le moins à satisfaire.

Un ſecond concert eſt affiché pour l'après-midi dans la même ſalle. Il y en a encore pluſieurs autres aux environs de Londres.

Celui de Vaux Hall ſe donne dans un jardin ſingulierement décoré. Le directeur des amuſemens de ce jardin, y gagne, & y dépenſe ſucceſſivement tous les ans des ſommes conſidérables. Il étoit né pour de pareilles entrepriſes. Il a l'eſprit élégant & hardi, & ne craint aucune dépenſe, quand il s'agit d'amuſer le public, qui, de ſon côté, le rembourſe largement. Il donne chaque année une nouvelle décoration, quelque ſcene nouvelle & ſinguliere. La Sculpture, la Peinture, la Muſique, s'exercent tous les

ans à rendre ce lieu plus agréable, par la variété de leurs différentes productions : c'eſt ainſi que les occaſions de ſe diſſiper ſont infinies en Angleterre, & ſur-tout à Londres, & c'eſt ainſi que la Muſique en fournit les plus conſidérables. Les Anglois ſe diſſipent ſans s'amuſer, ou s'amuſent ſans ſe réjouir, excepté dans les parties de table, lorſque le moment n'eſt pas encore arrivé, où les fumées du tabac & du vin ramenent le ſommeil.

De la décoration des Boutiques, & des ventes des Tableaux.

Les Anglois mettent de la méthode par-tout, excepté dans

leurs écrits. S'ils s'assemblent pour le plaisir ou pour la moindre affaire, leur premier soin est de choisir un chef, un président, qui, placé dans un siége un peu exhaussé, fera regner l'ordre dans l'assemblée, & comptera les voix dans ses délibérations. Ils boivent ensemble avec méthode, ils nomment un directeur des santés, qu'ils se porteront. Ces formes, pour le dire en passant, ces regles de gouvernement dans les occasions particulieres, sembleroient supposer beaucoup de police dans le général; mais au contraire, il ne s'en trouve presque point en Angleterre : ce n'est pas néanmoins faute de loix, le nombre en est augmenté à chaque séan-

ce de Parlement, elle ſe ſont multipliées à l'infini ; mais c'eſt que les Anglois n'oſent confier à perſonne le ſoin de les faire exécuter.

Leurs tribunaux ſont ouverts pour punir les abus ou le crime, mais non pour les prévenir : eſclaves de leur amour pour la liberté, ils vivent dans une crainte perpétuelle d'en perdre la moindre prérogative, & ils croyent la voir, & lui ſacrifient encore lors même qu'elle n'eſt plus qu'une dangereuſe licence : ils abandonnent, pour ſon fantôme, tous les avantages qui réſulteroient d'une bonne police. Leurs rues, leurs grands chemins les plus fréquentés & les plus ou-

verts, ſont remplis de voleurs; mais qu'importe, puiſqu'ils penſent que les moyens de ſupprimer ce deſordre pourroit expoſer leur liberté; c'eſt ainſi que les plus excellentes choſes de la vie ſont ſujettes aux plus grands inconvéniens : ce que nous venons de rapporter, eſt un des exemples le plus remarquable de cette affligeante vérité.

Les Anglois épuiſent la méthode dans tout ce qui tient au commerce; quand il s'agit, par exemple, d'attirer les chalands, de les engager, de les flater, de les ſéduire, ou de les éblouir, l'amour du gain leur ſuggere abondamment, dans cette occaſion, tous les expédiens qui peu-

vent produire ces différens effets ; ils les mettent en uſage avec une adreſſe amuſante, & un air deſintéreſſé, mais qu'un peu trop de baſſeſſe & d'empreſſement contredit. Celui qui vend rampe toujours, celui qui achete prend toujours le ton impérieux ; mais ils ont leur tour, tel vend aujourd'hui, qui achetera demain.

Les boutiques de Londres, en tout genre, font un étalage brillant & très-agréable, qui contribue infiniment à la décoration de cette grande ville. Tout eſt frotté, tout eſt entourré de grands vitrages, dont les chaſſis, ainſi que toutes les autres boiſeries de la boutique, ſont toujours nouvellement peints, ce qui produit

un air étoffé & d'élégance qu'on ne voit pas ailleurs. De grandes enſeignes bien peintes & richement dorées, ſont ſuſpendues à des ouvrages de ſerrurerie diſpendieux, ſi grands & ſi lourds qu'ils ſemblent menacer d'entraîner quelque jour par leur poids, le foible mur de brique où ils ſont attachés.

Ce n'étoit pas aſſez de toute cette décoration de marchandiſes, de vitrages, de peintures, d'enſeignes ſplendides. L'uſage s'eſt introduit depuis quelques années de revêtir la façade des boutiques, particulierement de celles des marchands d'étoffes de ſoie, de quelqu'Ordre d'architecture. Les colonnes, les pilaſtres,

la friſe, la corniche, tout y garde ſa proportion, & reſſemble preſque autant à la porte d'un petit temple, qu'à celle d'un magaſin. On donne à ces boutiques autant de profondeur qu'on le peut : le fond en eſt ordinairement éclairé par en haut ; cette ſorte de lumiere, jointe aux glaces, aux bras, & à d'autres meubles, produit quelquefois un effet théatral, un coup-d'œil agréable pour les paſſans. C'eſt dans ce fond où le marchand Anglois brûle l'encens déplacé & fatiguant, dont il étourdit ſes chalans ; c'eſt là où, trop officieux & trop empreſſé, il rebute ſouvent plus qu'il ne perſuade.

Il ſe fait à Londres très-fré-

quemment, d'une façon ſinguliere, des ventes de tableaux & de curioſités, qui ſont une eſpece de marché pour les productions des Arts. On voit encore, dans cette occaſion, un exemple de la méthode que les Anglois introduiſent dans toutes ſortes d'affaires, & ſur-tout du ſoin extrême qu'ils apportent à mettre l'acheteur à ſon aiſe.

On a bâti à Londres, depuis vingt ou trente ans, pluſieurs ſalles deſtinées à vendre des tableaux.

Ces ſalles ſont hautes, ſpacieuſes & iſolées, afin que tous leurs côtés puiſſent être également éclairés par un vitrage qui en fait le tour ſans interruption,

mais qui ne descend pas assez bas pour empêcher que leurs parois, à une certaine hauteur, ne soient dans l'occasion tout couverts de tableaux.

Un particulier, brocanteur ou autre, qui en a rassemblé une quantité suffisante pour en faire une vente publique, s'arrange avec le propriétaire d'une de ces salles; celui-ci est à la fois priseur & crieur. Il reçoit les tableaux, il les fait placer dans sa salle, suivant leur excellence & leur prix, chacun avec son numéro; il en fait imprimer un catalogue, où chaque tableau se trouve dans l'ordre de ce numéro avec le nom vrai ou supposé, de quelque grand maître; le sujet y est aussi indi-

qué : ils ſont diſtribués gratis. Quoique les conditions de ces ventes ſoient connues de tout le monde, elles ſont néanmoins toujours répétées au commencement de ces catalogues, afin que devenant par là de convention réciproque & entendue, elles conſtatent, ſans litige, les droits du vendeur, & de celui qui achete : une de ces conditions fixe la ſomme de l'enchere ; au-deſſous de cette ſomme, elle n'eſt pas admiſe. Si l'article en vente eſt crié entre trois & ſix livres, on n'eſt pas reçu à enchérir moins de trois ſols : au-deſſous de douze francs, l'enchere doit être de ſix ſols : cette regle eſt obſervée dans la même proportion du ſol

pour livre, jusqu'à ce que l'article soit porté à cent louis, où elle finit, quelle que puisse être la somme où il seroit porté au-delà.

Ces conditions raisonnables sont faites pour ne pas prolonger inutilement le tems de la vente, & pour éviter la puérilité ridicule & peu commerçante qui se pratique ailleurs, d'enchérir d'un sol un article qu'on crie à douze mille francs.

Quand une vente est affichée, la salle où elle doit se faire, & où sont avantageusement étalés les tableaux, est ouverte pendant deux ou trois jours consécutifs, tout le monde peut y entrer, excepté la vile populace. Un offi-

cier de police, revêtu des marques de ſa charge, en garde la porte. Le public à Londres ſe fait un amuſement de cet étalage, à peu près comme à Paris de celui du ſallon, lorſque les ouvrages des Artiſtes de l'Académie y ſont expoſés. Quand le jour & l'heure de vendre, qui eſt midi, ſont arrivés, la ſalle ſe trouve remplie de perſonnes de différens ſexes & de différens états. On prend place ſur des bancs diſpoſés pour faire face à une petite tribune iſolée, élevée d'environ quatre pieds, qui eſt placée à une des extrêmités de la ſalle. Le crieur y monte avec gravité, il ſalue l'aſſemblée, & ſe prépare un peu, en orateur, à faire ſon office avec toutes les

graces & toute l'éloquence dont il eſt capable. Il prend ſon catalogue, il fait préſenter le premier article, il l'annonce & le crie; il tient dans une main un petit marteau d'ivoire, dont il frappera un coup ſur ſa tribune, quand il voudra déclarer à l'aſſemblée que l'article en vente eſt adjugé.

Rien n'eſt ſi amuſant que ces ſortes de ventes; le nombre des aſſiſtans, les différentes paſſions dont on les voit occupés, les tableaux, le crieur même, & la tribune, tout contribue à la variété du ſpectacle. Là on voit le brocanteur infidele faire acheter en ſecret ce qu'il décrie ouvertement, ou bien, pour tendre un

piege

piege dangereux, feindre d'acheter avec avidité un tableau qui lui appartient. Là les uns ſont tentés d'acheter, & d'autres ſe repentent de l'avoir fait. Là, tel paye un article cinquante louis par pique & par gloire, dont il n'auroit pas donné vingt-cinq, s'il n'avoit craint la honte de céder en préſence d'une aſſemblée nombreuſe qui avoit les yeux ſur lui. Là on voit pâlir une femme de condition qui eſt ſur le point de ſe voir enlever une méchante pagode dont elle n'a pas beſoin, & dont elle ne voudroit pas dans une autre occaſion.

Le nombre d'articles marqués ſur le catalogue pour la vente de chaque ſéance, eſt environ de

ſoixante-dix; l'ordre & la régularité qui regnent dans ces ventes, fait qu'on peut juger, étant abſent, à une demi-heure près, du tems où ſera mis à l'enchere tel ou tel article; ce qui produit une agréable facilité pour les perſonnes dont le tems eſt précieux. Ces ſortes de ventes ont rendu le goût des tableaux très-général à Londres; elles l'excitent & le forment; on y apprend un peu à connoître les différentes écoles & les différens maîtres: au reſte c'eſt une eſpece de jeu, où les joueurs habiles dans ce genre mettent ſubtilement en uſage tous les moyens imaginables de faire des dupes, & ils réuſſiſſent.

De la préparation des Alimens.

Il eſt un Art, le ſeul qui ait le droit de prétendre à réunir l'agrément à l'utilité la plus indiſpenſable : mais cet Art, né dans la ſervitude où il ſe trouve encore malgré ſon extrême importance, eſt un Art ignoble. Et on ſera peut-être révolté de lui voir tenir ici une place parmi les Arts : c'eſt l'art de préparer les alimens.

Les Anglois, moins par raiſon ſans doute que par goût, admettent préférablement les preparations ſimples ou peu compliquées dans ce genre. Le faſte de leurs tables ne conſiſte pas ſouvent

encore à les couvrir d'un grand nombre de ces mêlanges ſçavans, de ces chef-d'œuvres dangereux, dont le goût équivoque eſt bien éloigné d'annoncer la ſalubrité. Le degré de la cuiſſon des viandes, ſuivant le goût de celui à qui on doit les ſervir, eſt la principale attention qu'on exige de ceux qui ſont employés à les préparer : cet office eſt d'autant plus ſoigneuſement rempli, qu'il ne demande pas des talens au-deſſus de ceux dont ces pauvres créatures ſont ordinairement pourvûes. Les gens riches, de quelqu'état qu'ils ſoient, commencent à s'éloigner un peu de l'ancienne ſimplicité ſur cet article ; les traductions de tous les

Auteurs François qui ont traité des préparations des alimens, ſe vendent bien. On obſerve déja, avec la plus ridicule affectation, l'ordre des ſervices, on ſert même ſouvent cette décoction tant vantée ailleurs, qui fait par-tout le premier mets, & de laquelle les Anglois rioient depuis ſi long-tems; on en ſert même auſſi *la tête morte*. Il eſt vrai que ce n'eſt point encore l'uſage en Angleterre d'en ſéparer entierement par une cuiſſon opiniâtre, tout ce qu'elle pouvoit contenir de ſubſtance alimentaire; on peut obſerver que preſque tous les termes de l'Art culinaire ſont françois.

Les Anglois buvoient davantage & plus long-tems que leurs

voiſins, ils mangeoient aſſez, il ne leur manque peut-être que de manger délicatement, pour perdre cet air de force & de ſanté ſi commun parmi eux.

On dit qu'en ſe livrant ainſi à tout ce qui peut exciter l'appétit, les hommes s'expoſent à un grand nombre de maladies qu'ils n'auroient pas eſſuyées ſans cet excès. Que fait donc la raiſon pendant ce tems-là ? Seroit-il vrai que nous ne fuſſions jamais dirigés que que par nos ſens ?

De la Médecine.

Cet Art célébre eſt pratiqué en Angleterre avec tout le faſte & toute la dignité que ſon importance exige. Le Médecin y

eſt toujours indiſpenſablement décoré d'une perruque nouée, ample & ſoigneuſement arrangée ; d'un habit de couleur, toujours propre, étoffé & modeſte ; il porte l'épée, & elle lui ſied d'autant mieux qu'il a ordinairement les mœurs, les façons & l'agrément d'un homme du monde. Son eſprit cultivé, ſon érudition, ſa décence, font les délices de ſes amis dans la ſanté ; ſa complaiſance, ſon humanité, font la conſolation de ſes malades. Tel eſt en général le Médecin anglois ; tout, juſqu'à ſon ſalaire, lui attire la conſidération. On le paye à chaque viſite. Le demi-louis eſt ordinairement pour le petit nombre de ceux qui ſont

encore à pied. Une voiture complette, qu'un peu de charlatanerie permiſe exige long-tems avant la néceſſité, donne une plus grande réputation; la viſite alors eſt payée un louis. Enfin beaucoup de vogue & de célébrité produiſent davantage, ſuivant le rang ou la fortune du malade. Il eſt un uſage établi chez les Médecins Anglois, qui peut paſſer pour un témoignage de la profondeur de leur ſcience & du peu qu'il leur reſte à apprendre, c'eſt qu'ils cultivent preſque tous quelque goût particulier, quelqu'étude qui n'a aucune relation à la Médecine. L'un s'occupe de tableaux, d'antiques ou d'eſtampes; l'autre de

curiosités naturelles en général, ou de quelques-unes de ses branches particulieres : les uns mettent en bouteilles tous les petits monstres que la nature produit, ou que l'art invente ; d'autres suivent des objets plus aimables, & sont galans. La Poësie, la Musique, les compositions dramatiques, possedent chacune l'esprit de quelque Médecin.

Cette indolence apparente, avec laquelle les Médecins Anglois font leur profession, est quelquefois très-avantageuse au malade. On prétend que la nature prend souvent l'occasion de leur peu de soin pour appliquer tous les siens à en opérer la cure.

Les hommes ſenſés qui étudient la Médecine doivent, je penſe, s'appercevoir de bonne heure qu'elle n'eſt qu'une ſpéculation, à la prendre dans toute ſon étendue, & qu'elle exigeroit, pour ne la pas faire avec un aveuglement téméraire, un grand nombre de connoiſſances, toutes au-deſſus des facultés humaines.

Le hazard a fourni quelques médicamens preſque ſpécifiques, qui guériſſent aſſez conſtamment certaines maladies. Ils ont donné beaucoup de réputation aux Médecins; le vulgaire a cru qu'ils avoient été découverts par induction, & que c'étoit en conſéquence d'une théorie ſûre que les Médecins faiſoient dormir

leurs malades, qu'ils les guériſſoient de la fievre intermittente, & qu'ils les affranchiſſoient, avec le mercure, de certaines maladies inacceſſibles à tout autre médicament connu; le vulgaire a cru que l'art du plus habile Médecin conſiſtoit à trouver mieux qu'un autre un remede à chaque maladie, ſans faire attention que ſi l'art de rétablir la ſanté exiſtoit, il ſeroit en effet l'art de la perpétuer, ce qui prouveroit trop. Cet Art eſt-il fait pour l'homme, pour un être dont les organes n'apperçoivent preſque rien?

Ce que les Médecins pratiquent, ſur-tout ceux du continent, eſt bien plus à la portée des

facultés humaines ; ils ne s'embarraſſent point de l'expérience, comme faiſoit autrefois la ſecte des empiriques. Ces ennemis de tout raiſonnement en médecine ne pratiquoient que ce qu'ils avoient vû pratiquer avec ſuccès ; mais aujourd'hui on raiſonne, & même ſuivant les regles de la plus exacte logique.

L'humeur, dit-on, par exemple, cauſe toutes les maladies, quand elle ſe loge dans les fluides, c'eſt elle qui en conſtitue le vice : or il eſt certain que le vice d'un fluide quelconque diminuera toujours proportionnellement à la diminution de la maſſe de ce fluide. Evacuez donc, & dites l'humeur étoit dans les fluides.

Ils ſont évacués, donc l'humeur eſt évacuée, donc la maladie n'exiſte plus, ni le malade peut-être. Mais quand cela ſeroit, il faut conſidérer que la Médecine n'eſt, après tout, qu'une ſcience humaine qui ne ſçauroit avoir à la fois pluſieurs objets en vûe; c'eſt beaucoup, dans cette occaſion, qu'elle ait expulſé la cauſe de la maladie; c'eſt ce qu'il falloit opérer. Si elle avoit eu d'autres vûes principales, elle auroit fait un raiſonnement différent, une manœuvre toute différente. On prétend toutefois que les plus habiles Médecins évacuent, dans preſque toutes les maladies ſans diſtinction, ce qui, en rendant ce ſyſtême applica-

ble à tous les cas, en établit d'autant mieux l'excellence.

Il faut dire, au desavantage des Médecins anglois, qu'ils n'ont nullement senti la force de cette logique; &, ce qui les rend plus blâmables, c'est qu'ils ne rejettent pas absolument la doctrine des évacuations, sur-tout à un degré qui ne sçauroit beaucoup diminuer les forces du malade. Ils s'obstinent à ne point essayer de guérir aussi radicalement qu'on le fait ailleurs, par des évacuations totales; ils suivent des pratiques différentes, mais qui, apparemment, produisent le même effet.

De la Chirurgie.

Cet Art a fait de très-grands progrès en Angleterre depuis quelques années. En 1725, les principaux Chirurgiens de Londres étoient François; ils ſont Anglois aujourd'hui; leur réputation, aſſez répandue, diſpenſe de dire ici combien ils ſe diſtinguent. Ils ſe fait beaucoup de leçons d'Anatomie à Londres.

Une augmentation de ſévérité dans les ſupplices des homicides, fournit dans le cours de l'année quelques ſujets de plus à l'école d'Anatomie. C'eſt une loi nouvelle, que l'on trouvera peut-être aſſez ſinguliere pour me pardonner ſi j'en parle ici.

Le meurtre & le larcin, au premier chef, étoient punis également du ſupplice ſimple de la potence; mais depuis deux ou trois ans, on a voulu mettre plus de rigueur dans les loix contre l'homicide.

Les gens du plus bas peuple, en Angleterre, ont en extrême horreur d'être diſſéqués après leur mort. La ſentence des aſſaſſins porte aujourd'hui qu'ils le ſeront à l'école de Chirurgie. Croira-t-on que ce puiſſe être un moyen bien efficace de diminuer parmi eux le nombre des homicides?

Les Chirurgiens, en Angleterre, ne ſont pas les premiers appellés auprès des malades pour en ébaucher la cure: les Apothi-

caires ſeuls ſe ſont emparés de ce ſoin : on fait venir l'apothicaire, il ſaigne lui-même, il purge, il adminiſtre les vomitifs, il applique les emplâtres veſicatoires, il commande les premieres attaques. S'il peut venir à bout de chaſſer l'ennemi, la gloire lui en ſera attribuée ; mais ſi cela n'arrive pas, il craint de paroître la cauſe de la continuation du mal, ou de la mort qui pourroit s'enſuivre. Il exige qu'on appelle un Médecin, qui vient, & ſe charge bonnement d'une mauvaiſe beſogne & de ſon ſuccès ; celui-ci change le goût & l'odeur des médicamens, afin qu'on ne croie pas qu'il a été appellé inutilement ; mais il ſe garde bien

d'en diminuer le nombre, crainte de ſe faire une mauvaiſe réputation auprès de l'apothicaire, qui ne lui pardonneroit pas, ou auprès du malade qui ſe croiroit abandonné.

Tels ſont, en général, les Arts cultivés en Angleterre avec quelque réputation, principalement par des Artiſtes anglois. Pluſieurs autres talens auroient pû groſſir ce catalogue. Ceux de peindre les fleurs, les fruits, le gibier, l'Architecture, & celui de graver en bois, exiſtent en Angleterre : toutes les productions dont nous avons parlé, ſans atteindre peut-être au plus haut degré de perfection, dans toutes leurs par-

ties, en contiennent toutefois aſſez pour mériter beaucoup l'attention des perſonnes dont le goût ſe porte ſur leurs différens genres.

APPROBATION.

J'ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé: *L'Etat des Arts en Angleterre.* La confiance qu'on doit au jugement de l'Artiſte diſtingué qui en eſt l'Auteur, donne lieu de croire que cet ouvrage ſera agréable au public.

C. N. Cochin.

Le Privilege ſe trouvera à la fin du *Gentilhomme Maréchal.*

SPECIAL
93-B
1939

THE GETTY CENTER
LIBRARY